



Designé par Nargot fils d'après Van Meere

Gravé par Nargot père

CUISINIÈRE ACCROCHANT UNE VOLAILLE À SA FENÊTRE

Journal des Demeurelles

Bornes imp. & St Victor 120 Paris

24^e année, N° 111



LES MIÉRIS

I

« C'est inconcevable, disait à sa femme maître Jacques Miéris, habile orfèvre en la ville de Leyde, depuis quelques jours nous recevons chaque matin la visite d'un amateur qui paraît riche, si j'en juge par l'ampleur et l'étoffe de son pourpoint, par la beauté des plumes qui garnissent son chapeau, par la finesse de son linge et l'élégante monture de sa canne. Or, cet étranger qui ne s'est pas nommé, et qui n'a fait que d'insignifiantes emplettes, semble avoir un secret à nous communiquer et il semble aussi hésiter à parler.

— Eh bien ! répondit dame Mathurine, m'est avis que vous devez aller au-devant des confidences de notre inconnu. Vous le devez pour plusieurs raisons...

— Une seule suffit, ma chère, la curiosité. Si je pouvais apprendre à la fois quel est ce personnage et ce qu'il a dans l'âme à notre égard, cela me satisferait.

— Ce sera facile, reprit la ménagère en levant les yeux vers le grand cadran de la tour de l'église ; dix heures vont sonner. Vous ne tarderez sans doute pas à voir cet étranger. Bonne chance ; je me rends au marché.

— A propos, François est-il parti pour l'atelier ?

— Pas encore.

— Comment ! pas encore ! reprit le lapidaire en se soulevant sur son grand fauteuil de cuir, comme pour aller, à l'étage supérieur, morigéner son fils coupable d'indolence. »

La mère, bien qu'habitée à ne point contrecarrer son seigneur et maître, intervint cependant à la hâte dans l'intérêt de son enfant.

« Soyez tranquille, dit-elle, notre fils n'est pas garçon à perdre son temps. S'il a tardé à se rendre chez M. Van-den-Tempel, c'est (gardez bien cette confidence) qu'il achevait pour votre fête un joli petit tableau de buveurs.

— Des buveurs !... répéta le père. La belle affaire ! On en est inondé dans ce pays. Les Brauwer, les Steen, jusqu'à Gérard Dow, tout le monde se jette sur ce genre, comme si nous étions une nation d'ivrognes, qui ne se plait qu'à la représentation des ses vices !... Ah ! ce n'est pas en tombant dans cette dégradation que le grand Pierre-Paul Rubens a atteint les plus hauts sommets de l'art. J'aime l'histoire, et voilà tout. En étudiant l'histoire chez maître Van-den-Tempel, François acquerra la noblesse et l'élégance ; il y a plus, s'il veut suivre ma profession, il pourra s'y élever sur les traces de Benvenuto Cellini, le sublime orfèvre. Mais qu'on ne me parle plus de scènes de cabaret !... »

Au moment où cette tirade s'achevait, deux portes s'ouvrirent en même temps : l'une, menant de l'intérieur à la boutique, l'autre donnant sur la rue. François descendait de sa chambre, un carton sous le bras, son bonnet fourré à la main, et l'étranger entra chez Jacques Miéris.

Celui-ci, préoccupé de la présence de son visiteur, oublia la mercuriale que, sans cette circonstance, il n'eût pas manqué d'infliger à son fils ; le jeune homme put donc sortir librement, après avoir salué son père avec un profond respect, et échangé avec l'inconnu un signe d'intelligence qui n'échappa point à la pénétration de maître Jacques.

« Tiens, pensa l'orfèvre, ils ont l'air d'être fort bien ensemble. »

Et ayant offert un siège à l'étranger :

« Monsieur, dit-il, permettez-moi de vous adresser une question... une question naturelle.

— Dix si vous voulez, et s'il dépend de moi de vous satisfaire...

— Oui, cela dépend de vous, puisque vous pouvez m'admettre à l'honneur de connaître votre nom.

— Ce nom ne vous en dira sans doute pas plus avant qu'après. Mais peu importe. Je suis le professeur Sylvius. »

Maître Jacques salua.

« Mes occupations assez graves ne m'ont jamais détourné d'un certain goût pour les arts. Ce goût, je le partage avec de riches amateurs mes amis, MM. Vredenburg et Gerard.

— Jusqu'ici je ne vois pas quel rapport cela établit entre nous.

— Vous allez le voir. Je suis en relation avec tous les peintres célèbres de notre pays ; et non-seulement j'étudie de près les œuvres des maîtres, mais encore je m'intéresse à celles de leurs élèves.

— Ah ! ah !...

— Chez Adrien Van-den-Tempel j'ai eu plusieurs fois occasion de remarquer un jeune homme très-appliqué et de m'entretenir avec lui. J'ai observé ses goûts, sa manière. Ce jeune homme, c'est votre fils, et votre fils a le désir et le besoin d'entrer dans l'école de Gérard Dow. »

Cette communication produisit le plus fâcheux effet sur l'esprit de l'orfèvre lapidaire. Il se récria, il s'emporta contre le mauvais goût ; et, voyant que son exaltation paternelle n'ébranlait point Sylvius, il s'avisait d'un parti héroïque : ce fut de monter rapidement à la chambre de François, de prendre sur le chevalet la toile commencée et de la descendre en disant :

« Tenez, monsieur, est-ce par hasard avec ces pochades qu'on arrive à la postérité ? »

Le professeur prit le temps d'examiner l'œuvre ; puis il demanda :

« Comment se fait-il que votre fils ait pu exécuter cette peinture si opposée au style de son maître ? »

— En prélevant quelques heures sur son sommeil, j'en suis sûr.

— Vous le voyez, c'était ici sa vocation qu'il suivait. Son but était de me préparer une surprise pour le jour de ma fête : mais, franchement, je ne tiens nullement à cette peinture.

— Est-il possible !... Et, si François y consentait me permettriez-vous de lui en offrir un bon prix ? » Jacques Miéris ouvrit de grands yeux.

« Ah ! ça, dit-il en s'adoucissant d'une façon notable, vous trouvez donc cela beau ? »

— Écoutez un conseil, d'autant plus sincère qu'il est désintéressé. Si vous voulez que votre fils devienne un grand artiste (il l'est déjà, du reste), vous n'avez qu'à le laisser libre d'aller à telle école qu'il lui plaira.

— Je verrai..... Je réfléchirai.....

— Faites mieux..... Confiez-moi cette toile. Autorisez-moi à me rendre dès ce soir chez Gérard Dow. Je vous redirai le résultat de notre conversation.

— Quoi ! vous pensez trouver chez Gérard Dow le même enthousiasme ?...

— Ce n'est pas impossible. Gérard Dow est un esprit généreux. Le fils du vitrier sait pas expérience qu'il est permis à tous de chercher à s'élever. Quant à la liberté d'allures, il l'accorde volontiers à ceux qui étudient dans son atelier, lui qui, disciple de Rembrandt, s'est cependant si fort éloigné de la manière de son maître. Eh bien ! monsieur Miéris, que décidez-vous ? Irons-nous chez Gérard Dow ?

— Faites comme vous l'entendrez, monsieur Sylvius.

— Et vous, ne repoussez pas le présent qu'un bon fils vous destine. Vous apprendrez un jour de quelle auréole la gloire entourera cet ouvrage.

— Vraiment vous me surprenez ! »

L'amateur qui allait sortir revint sur ses pas.

« Tenez, dit-il, si votre fils voulait s'engager à me vendre et à ne vendre qu'à moi tous ses tableaux, je serais ravi du marché. »

La surprise de maître Jacques devint de la stupéfaction.

Cependant, sans perdre de temps, le bon Sylvius alla chercher le jeune François. En peu de mots il l'instruisit de ce qu'il avait obtenu pour lui.

« C'est, dit-il, le moment le plus important de votre vie. Suivez-moi. »

N'ayant pas trouvé chez lui Gérard Dow, Sylvius mena son protégé au plus prochain marché. Là, il passa en revue toutes les boutiques où se débitaient le beurre, le poivre, le fromage, les œufs, etc.

« Je serais bien étonné, disait-il, si nous ne rencontrions pas notre homme sur le théâtre même de ses observations. Voilà ses modèles favoris, des marchandes, des cuisinières, des barbiers, le monde du tablier, du casquin et du bonnet rond.

— Ce monde-là n'est pas dépourvu de traits piquants et qui prêtent, en effet, à l'examen.

— Ah ! tenez, votre futur maître est à deux pas d'ici...

— Est-il possible ! cet homme au regard pénétrant !

— Lui-même.

— Jamais je n'oserais lui parler.

— Faites mieux. Attirez son attention.

— Comment ?

— Vous voyez qu'il observe cette fraîche marchande de soieries. Vite, ouvrez votre calepin, placez-vous sur ce banc et mettez-vous à dessiner la marchande.

— Quoi ! pour qu'il suive le travail de mon crayon.

— Oui, et que sa précision le frappe. »

Le jeune homme eut bientôt retracé une des scènes animées qui se passaient sous ses yeux. Déjà, ayant reconnu Sylvius, le maître était venu à lui, et François eut deux observateurs attentifs à suivre son travail et à étudier le jeu des physionomies qu'il savait si

bien reproduire. Emporté par le feu de la composition, François Miéris avait tout oublié : il ne revint au sentiment de la réalité qu'en entendant une voix bienveillante lui adresser cette question :

« Mon ami, ferez-vous un tableau de ce croquis excellent ? »

— Sans doute, monsieur.

— Et vous l'appellerez ?

— *La Marchande de soieries*. Quel ravissant sujet ! Ah ! maître, vous avez raison, c'est dans la vie ordinaire, dans la vie de tous les jours, en face d'un marché, d'une boutique, d'une fenêtre ouverte où vient s'accouder une pauvre servante ; devant la vieille femme qui file ou du campagnard qui boit et fume pour oublier ses pensées et ses fatigues, c'est là qu'est la vraie peinture, bien autrement que dans les sujets pompeux empruntés à l'histoire grecque ou romaine, comme on m'enseignait chez mon professeur.

Et s'animant plus encore, il ajouta :

« Ici quel merveilleux emploi du pinceau ! Une jeune femme gracieuse, un gentilhomme élégant, portant des plumes à son feutre et une épée au côté, l'embaras de la belle marchande qui reçoit des compliments, le pêle-mêle éblouissant de ses étoffes précieuses, taffetas, soie et velours ! J'aime à faire tout valoir, depuis le duvet des plumes jusqu'au poli de l'acier ; et j'espère y réussir en laissant quelques parties dans une ombre transparente.

— Et où l'exécuterez-vous, ce tableau ?

— Dans votre atelier, s'il vous plaît, maître, car mon rêve depuis que je me connais, a été de recevoir vos leçons.

— Allons, il est modeste, dit Gérard Dow, lui qui déjà pourrait mettre sur sa porte enseigne de peintre, il se borne à continuer d'être élève. Mon ami, votre prière est la bienvenue et je vous reçois à bras ouverts. Je vous enseignerai mes petits secrets pour broyer les couleurs sur une table de cristal, faire les pinceaux, leur donner de la souplesse et de la ténuité, choisir les panneaux, composer des vernis inaltérables. Ah ! ce sont les conditions de la bonne peinture. N'oubliez jamais aucune de ces précautions. Je leur dois mes meilleurs ouvrages. Mais c'est à l'œuvre que je veux vous voir. Allons chez moi.

Ils avaient fait déjà quelques pas lorsqu'un mouvement prononcé de la foule les instruisit de l'approche d'un grand personnage. Un carrosse armorié, tiré par quatre chevaux, traversait lentement la place du marché. Cette voiture, tout à jour, contenait l'archiduc d'Autriche Léopold-Guillaume. C'était, à cette époque, le protecteur le plus éclairé des beaux-arts.

Le prince reconnut son cher Gérard Dow, ainsi que le professeur Sylvius, qui jouissait de beaucoup de crédit auprès de lui. Il leur fit signe de s'approcher et leur adressa quelques mots empreints de bonté. Sylvius lui montra du doigt le jeune François qui se tenait à l'écart, et il n'eut pas de peine à prévenir favorablement l'esprit de l'archiduc. Ce ne fut pas tout : l'excellent professeur parla de l'esquisse, la prit des mains du jeune homme et la présenta au prince. Après l'avoir contemplée avec attention, Léopold-Guillaume dit en souriant :

« Si le tableau répond au mérite du croquis, je le retiens d'avance. Annoncez cette nouvelle à votre protégé ; il peut compter sur moi. Bonjour, messieurs. »

Le carrosse se remit en marche; et François, en se rendant chez Gérard Dow, se disait intérieurement : « Oh ! la douce journée !... Tous les bonheurs à la fois !... Enfin mon père sera content ! »

II

Un intervalle de plusieurs mois sépare les deux premières parties de ce récit. Ce temps avait été bien employé par François : assidu à l'atelier, étudiant les procédés de son maître, respectueux et docile, le jeune homme était arrivé à recevoir, de la bouche de Gérard Dow, le beau nom de *Prince de ses élèves*. Parfois Sylvius, dont l'amitié semblait croître chaque jour, venait suivre les progrès d'un talent qui se fortifiait sans cesse.

Lorsqu'il vit le dernier coup de pinceau donné au tableau de la *Marchande de soieries*, il se rendit chez l'orfèvre pour y attendre son protégé.

Les préventions du vieux Jacques, quoique très-ébranlées déjà, n'avaient pas cessé d'exister : elles avaient fait place à un sentiment douloureux qui se taisait, à l'inquiétude vague d'un père qui craint que son fils ne se soit aventuré dans une fausse route.

Sylvius entra et dit en se jetant sur un siège :

— Bonjour, mon cher maître. Je ne vous ai pas fait visite depuis que votre François fréquente l'école de Gérard Dow.

— Je m'en suis aperçu, répondit Jacques; et je n'en ai pas tiré bon augure.

— Vous aviez tort.

— Mais enfin votre absence ne serait-elle pas le résultat d'un regret ?

Le professeur sourit et porta à ses lèvres la pomme de sa canne. L'orfèvre l'interrogeait d'un regard d'anxiété.

— Allons, je devrais dissiper vos craintes. Mais je n'en ai pas la charité. On vous ménageait une surprise.

— Encore !

— Une surprise bien douce assurément ! Un mot me suffira : votre fils est maintenant un peintre du premier ordre. Il va vous montrer un chef-d'œuvre : et moi, aussitôt que vous aurez contemplé sa toile, je l'emporterai.

— Comment ! vous l'emporterez !... s'écria le père, qui se prenait tout de suite d'intérêt pour cet ouvrage inconnu, mais que son imagination entrevoyait avec des beautés supérieures.

— Il le faudra. Un haut personnage est impatient de juger par lui-même du talent de François.

— Un haut personnage !... quelque amateur de Leyde ou d'Amsterdam ?

— L'archiduc Léopold-Guillaume.

Jacques stupéfait souleva machinalement le bord de son bonnet. L'archiduc !... A ce nom il eut comme une apparition de la gloire et de la fortune !

Cependant l'heure habituelle du retour de François s'était écoulée : un certain trouble qu'ils ne se communiquaient pas, s'empara de Sylvius et de Jacques; l'entretien devint plus languissant et se traîna sous une impression pénible. A la fin le professeur dit au marchand :

— Écoutez, vous êtes forcément retenu ici. Mais

moi qui suis libre, je vais me rendre de ce pas chez Gérard Dow où votre fils se trouve sans doute encore.

Il partit rapidement et ne tarda pas à arriver chez le maître. Là il apprit que François était sorti en compagnie de Jean Steen, son camarade d'atelier.

Ce fut une révélation. Déjà plusieurs fois Sylvius avait charitablement conseillé à François Miéris de se tenir en garde contre le penchant qui l'entraînait vers ce camarade dangereux, trop connu pour sa verve d'esprit, son amour du paradoxe et sa passion pour le cabaret. Il s'informa du lieu où Jean Steen tenait le plus volontiers ses assises.

Le pressentiment du digne amateur n'était que trop fondé.

Au centre d'une salle enfumée, sous des solives d'où pendaient des bottes d'oignons et des rangées de harengs fumés, en face d'une table convertie de pots de bière et de tabac, se prélassait le joyeux Jean Steen, qui avait réussi à conduire en ce lieu son jeune ami et qui jouissait du triomphe obtenu sur la pudeur et le remords. Son œil pétillait de malice; sa fine moustache retroussée aux extrémités, son teint coloré, son bonnet de velours rejeté sur le côté, son col chiffonné, tout indiquait le hardi compagnon qui s'enorgueillit du désordre et de l'intempérance. Aux tables voisines se trouvaient des buveurs qui, tout en savourant comme lui la bière et la pipe, admiraient sa faconde. Devant lui, assis sur un banc de bois, se trouvait François Miéris, légèrement troublé par les vapeurs du genièvre.

— Hé ! père Jacob Krikmann, hé ! la maison ! criait Jean Steen, n'a-t-on rien de meilleur à nous apporter ?... Mille polders ! je ne suis pas une pratique à dédaigner, et aujourd'hui je vous procure un habitué de plus, mon ami François Miéris qui promet d'être un fameux peintre : témoin ce tableau qu'il a caché dans un coin. François s'est rendu à mes conseils, il veut s'émanciper. C'est bien !... Laissons les Italiens boire de l'eau claire et se serrer le ventre : le vrai Hollandais doit, de temps à autre, se régénérer au cabaret... C'est là qu'est l'inspiration avec la gaieté !... Vive la joie, mes enfants !... Sois tranquille, mon vieux Jacob; tu peux me faire crédit. Verse à boire en mon nom à tous les braves gens qui sont dans ton taudis : je me charge de la dépense !

— Vous ? dit Jacob d'un ton méfiant.

— Oui; voyons mon compte.

Il alla en dansant consulter un tableau noir chargé de chiffres marqués à la craie.

— Deux cents florins !... dit-il. Bagatelle ! Je vais en recevoir dix mille.

— Vous ?... répéta le tavernier, avec une sorte de respect.

— Moi-même ! Avant huit jours je serai l'heureux époux de Marguerite Van Goyen, la fille de mon premier maître en peinture. Van Goyen m'accorde sa fille, et mon père fournit la dot avec laquelle je vais m'établir brasseur, — presque un confrère pour toi, mon brave Jacob. Ah ! mais ce sera un vrai paradis, confectionner la bière et l'essayer tout le premier !

— Ne l'essayez pas trop, fit observer le vieux cabaretier, si vous voulez tenir longtemps boutique.

— Bah ! bah ! Je me moque de tes prédictions, mon cher corbeau. Adviennne que pourra. Si je bois la brasserie, je ne boirai pas mes pinceaux, et je les

retrouverai toujours quand j'en aurai besoin. Qu'est-ce que tu penses de cet argument-là, François ? »

La porte vitrée venait de s'ouvrir. Un homme, à la taille imposante, à l'extérieur grave, parut sur le seuil et interrogea du regard l'intérieur de la salle.

François, à sa vue, tressaillit et se leva, son feutre à la main, tandis que Jean Steen s'abandonnait à un éclat de rire.

L'étranger alla droit vers François et lui dit :

« Mon ami, si je pensais vous trouver quelque part, ce n'était pas ici. Vous avez oublié qu'un père, une mère vous attendent ; vous avez oublié aussi que l'artiste doit être digne de son œuvre. Êtes-vous maintenant à la hauteur du tableau que j'aperçois ?... »

Sans avoir la force de répondre, François se pressa, les larmes aux yeux, contre le sein de son protecteur. Celui-ci l'entraîna aussitôt, tandis que Jean Steen, qu'il n'avait pas même honoré d'un regard, disait aux assistants :

« Il s'en va triomphant ; mais je suis tranquille : notre François nous reviendra. Le vieux proverbe n'a jamais menti : qui a bu boira. »

Chemin faisant, Sylvius avait continué la leçon.

« Voyez, disait-il, la triste conséquence d'une première orgie. J'avais formé pour vous le plus beau plan : dans ma pensée, après avoir présenté votre œuvre aux yeux charmés de vos parents, je vous eusse conduit immédiatement chez l'archiduc qui, depuis notre rencontre, ne vous a pas oublié. Mais j'attendrai à demain. Jusque là, j'espère, vous réfléchirez, et vous comprendrez qu'entre Jean Steen et un artiste élevé, il ne doit rien y avoir de commun. »

Le jeune homme rentra chez lui avec le cœur brisé par le repentir. A peine fut-il sensible aux éloges que le vieil orfèvre prodigua à son tableau. Sa tête était appesantie ; le repos lui était indispensable. Un lourd sommeil s'empara de lui.

Il était encore de bonne heure, le lendemain, lorsque Sylvius qui était venu déjà et avait avec ménagement mis Jacques au courant de l'incident de la veille, reparut en compagnie de maître Corneille Praats, riche amateur, dont le fils était échevin de la ville de Leyde. Il y avait sur les traits de Sylvius tout l'épanouissement de la joie.

« Excellentes nouvelles ! s'écria-t-il. Mais avant que je vous apprenne rien, faites-moi descendre notre coupable repentant. »

François se montra bientôt, craintif, embarrassé : mais l'expression qu'il lut sur les visages ne tarda pas à le rassurer.

« Eh bien ! dit le professeur, nous avions besoin du sommeil réparateur. Ah ! François, de la prudence ! de la raison !... L'avenir vient de commencer pour vous. »

— L'avenir ? répéta le jeune homme avec un sourire modeste ; ce serait assez si le présent m'était assuré.

— Tenez, comptez ; il y a dans cette bourse mille florins. »

Et Sylvius renversa sur le comptoir de chêne le contenu d'une large bourse en cuir. Les pièces d'or étaient amoncelées. François n'en pouvait croire ses yeux, et l'orfèvre était prêt à crier au miracle.

— Quoi ! ceci est à moi ?... murmura le jeune homme.

Oui, à vous ; mais votre tableau est à l'archiduc.

— Comment ? un essai a été payé si largement !

— Un essai !... Non, François, ce n'est pas ainsi qu'il faut appeler votre œuvre. Apprenez à vous connaître, à vous estimer vous-même, et désormais marchez droit et ferme vers un but certain. Ce n'est pas tout : Son Altesse, qui va partir pour Vienne, désire vous emmener et vous propose une pension de mille rixdals si vous consentez à travailler pour la cour, où vos ouvrages vous seront largement payés. Ici mon rôle officieux cessait : j'ai dû me borner à annoncer que je vous transmettais sans retard cette offre bienveillante : c'est à vous qu'il appartient de décider. »

François sentit des larmes de reconnaissance et d'émotion mouiller ses yeux, qu'il tourna tout humides vers ses parents. Les deux vieillards attendaient avec anxiété, n'osant s'opposer à la brillante perspective qui s'ouvrait pour leur fils. Ce dernier fléchit le genou devant son père en disant :

« Je ne quitterai pas ceux qui m'ont élevé et comblé de soins et de tendresse. »

Un double cri de joie lui répondit.

Douce scène d'attendrissement, où Sylvius et Corneille Praats n'étaient pas les moins émus !

Lorsqu'on fut un peu remis de cette effusion de tendresse, Corneille Praats expliqua ainsi le motif de sa visite :

« Mon jeune maître, je ne suis pas tout à fait un archiduc ; mais j'ai du bien et j'aime l'art. Comme votre pinceau sera bientôt sollicité de toutes parts, je n'ai pas voulu attendre avant de l'utiliser à mon profit. Vous voyez que je ne déguise pas les choses et que je mets à nu mon égoïsme. Voici le sujet que je vous propose : un évanouissement de jeune fille. C'est ma propre enfant, ma Berthe, dont vous reproduirez les traits. Il y a là pour moi un souvenir à la fois doux et triste ; une enfant chérie que la science de notre bon Sylvius (je le dis devant lui, au risque de blesser sa modestie) a tirée d'une crise fort grave. Le tableau est tout tracé d'avance : langueur de la malade, intérêt profond du docteur, inquiétude de la famille, précipitation des serviteurs. Et puis, vous qui aimez tant les belles étoffes, les riches tapis, les meubles précieux, vous aurez chez moi en ce genre tous les modèles qu'il vous faudra. Je vous offre une occasion de lutter contre l'admirable tableau de la *Femme hydropique*. »

— Ah ! vous me confondez, monsieur, dit François Miéris. L'œuvre de Gérard Dow restera inimitable et traversera les siècles.

— Je le crois ; mais ce n'est pas une raison pour qu'on ne tente pas de l'égaliser. Avant d'être lui-même, Gérard Dow était inférieur à ses maîtres Bartholomé Dolendo, Kowhoorn et Rembrandt. Maintenant, il n'a plus rien à l'œil envier ; et quant à vous, il nous a déclaré que ses leçons vous étaient désormais inutiles. Acceptez-vous ma proposition ?

— Je l'accepte et de grand cœur. Dès demain je louerai un atelier et je me mettrai à la besogne. »

Ici, Sylvius et Corneille Praats échangèrent un regard d'intelligence.

« Du tout, dit Praats, du tout. Vous n'avez pas besoin de louer un atelier. Ma maison vous en servira, au moins pour le temps que vous voudrez bien me consacrer. Quant à mes conditions, les voici : jugez si elles vous plaisent : un ducat d'or par heure, et j'espère que vous ne me ménagerez pas les heures. »

— Allons, dit gaiement François, me voilà votre prisonnier. Mais un prisonnier qui vous coûtera cher.

— Je ne m'en plaindrai pas. »

Tandis qu'avait lieu cet échange de paroles amicales, le professeur qui tenait les yeux machinalement fixés sur la rue, vit Jean Steen qui passait et repassait devant la boutique de l'orfèvre et y jetait, de temps en temps, un regard observateur empreint de malice et d'ironie.

« Ah ! pensa Sylvius, qui sait s'il n'eût pas mieux valu que François partît pour Vienne avec l'archiduc Léopold-Guillaume !... Ce Jean Steen lui sera fatal !... »

III

Le temps en s'écoulant fortifiait sans cesse le beau talent de François Miéris. Déjà nous sommes loin de la boutique de l'orfèvre ; nous sommes loin aussi de ces journées de travail payées un ducat d'or par heure. Les années avaient suivi, les œuvres s'étaient succédé. Ce qui avait survécu, c'était l'amitié de Sylvius et de Praats, c'était la faveur de l'archiduc d'Autriche. A côté de François se trouvaient maintenant deux jeunes gens remplis d'ardeur et de mérite : l'un et l'autre travaillaient sous les yeux de leur père, cherchant sinon à le surpasser, du moins à l'imiter : ils se nommaient Jean et Guillaume Miéris ; l'un venait d'atteindre sa vingt et unième année, l'autre entrait dans la dix-neuvième. La perte de leur mère avait resserré le lien de tendresse qui les unissait à un père dont la célébrité les remplissait d'un juste orgueil. Ces braves jeunes gens ne connaissaient pas de plus doux plaisir que de se voir auprès de François et que d'étudier les effets puissants qu'il obtenait au bout de ses pinceaux délicats.

Parfois il venait chez Miéris, en compagnie d'artistes bons vivants, tels que Jean Liévens et Ary de Voys, un homme dont le costume délabré et la figure empourprée annonçaient des habitudes d'ivresse invétérées. Lorsque cet homme se présentait, François, qui ne pouvait trouver la force de le repousser, avait soin d'éloigner ses fils. C'était un hommage rendu à l'honneur. Ah ! s'il avait trop senti l'étreinte d'une amitié dangereuse, du moins voulait-il en préserver ces fils chéris, qui n'auraient peut-être pour héritage que le nom glorieux de leur père. Comment et par où s'écoulaient, en effet, les bénéfices considérables que François Miéris avait recueillis ? Lui-même il l'ignorait. Splendide, élégant, ami du luxe, ne calculant jamais, et dépensant comme il gagnait, vers l'âge de quarante-six ans il ne se trouvait pas plus avancé qu'au premier jour.

Et cependant il avait acquis un protecteur nouveau : le grand-duc de Toscane, qui tout d'abord lui avait donné mille risdales de l'Assemblée des Dames, et lui avait commandé d'autres tableaux. Mille risdales ne duraient pas longtemps dans une maison hantée par Jean Steen.

Un jour vint où les créanciers de François se lassèrent. Sylvius, bien vieux alors et retenu chez lui par la goutte, ne pouvait, quoique averti, venir au secours de son ami et empêcher l'arrestation. D'ailleurs il pensait que ce serait peut-être une leçon utile. Il laissa donc l'événement suivre son cours. Déjà des archers de la ville avaient saisi François Miéris et le le conduisaient en prison.....

Le peintre marchait le front baissé, les sourcils contractés, le visage pâle d'émotion. A quelques pas de

lui se traînaient deux jeunes gens, tenant leur mouchoir sur leurs yeux. Parfois Miéris se retournait vers eux et leur faisait signe de s'éloigner ; mais cette prière, ou cet ordre, rencontrait la résistance de l'amour filial. Ah ! fallait-il être séparés, pour longtemps peut-être ! fallait-il retourner à deux dans cette maison maintenant triste et solitaire où l'on était trois, où le travail abrégait les heures, où se pressait parfois tout ce que la ville de Leyde comptait de personnages illustres ?...

A la porte même de la prison, la séparation complète dut s'opérer. François se retourna une dernière fois, dit adieu de la main à ses fils et pénétra par une grille à serrures épaisses dans un long couloir où manquaient également l'air et la lumière.

Jean et Guillaume revinrent lentement au logis. Leur courage était brisé, leur force anéantie. Que faire ? Travailler... était-ce possible ? Ils s'étaient arrêtés devant le chevalet où était posée l'ébauche d'un tableau destiné au grand-duc de Toscane et qui devait représenter une jeune Fille prenant sa leçon de clavicécin, Miéris s'y était peint lui-même. Ce portrait inachevé, en rappelant le père absent, était-il un motif de consolation ou bien une cause de plus de tristesse ?

Perdu dans sa contemplation, Jean demeurait immobile ; ses lèvres contractées étaient incapables de prononcer une parole. Guillaume, plus résolu, cherchait au fond de son cerveau le moyen de délivrer le pauvre Miéris.

« Si nous allions, dit-il, prévenir monsieur Sylvius ? Il est si bon ! il a tant d'amitié pour notre père !

— Y penses-tu ! s'écria Jean. Monsieur Sylvius a déjà tant fait !... L'importuner serait une indiscretion. Et puis, je voudrais qu'il ignorât ce triste événement. Tu as vu comme notre père était humilié ; veux-tu qu'il rougisse devant un protecteur qui lui a donné de si nombreuses marques d'estime ?...

— Avise alors, dit Guillaume. Moi, je ne sais qu'imaginer. »

La porte extérieure retentit en ce moment de plusieurs coups de marteau. Les deux frères levèrent un châssis de fenêtre à étroits losanges et regardèrent dans la rue. Ils aperçurent Jean Steen et Ary de Voys.

« Que voulez-vous ? que demandez-vous ? cria Guillaume.

— Tiens, tiens, dit Jean Steen en ricanant, il paraît que ces pigeons prudents se sont réfugiés au haut de leur colombier. Holà ! hé ! mes petits amours, descendez vite. Je viens vous parler du fâcheux événement arrivé à mon cher François...

— Monsieur, répondit Guillaume, excusez-nous, mais votre visite ne saurait nous être agréable. Notre père nous a toujours interdit votre compagnie. »

Là-dessus il referma la croisée. Jean Steen vociféra, en s'éloignant, des imprécations contre l'insolence de la jeunesse.

Au bout de quelques minutes, le marteau retentissait de nouveau ; mais cette fois ce n'était pas sous la main de Jean Steen. Les deux frères aperçurent un gentilhomme à cheval, suivi de plusieurs laquais. Ils s'empressèrent de descendre et reçurent respectueusement leur noble visiteur.

« Je suis, dit celui-ci, le comte de Castelfior, premier chambellan du grand-duc de Toscane. Son Al-

tesse vient d'arriver à Leyde, et son premier soin a été de m'envoyer auprès de votre illustre père pour savoir si le tableau qu'elle lui a commandé est achevé. Eh bien ! qu'avez-vous donc, mes amis?... Vous paraissiez consternés... »

Le chambellan, introduit dans l'atelier, fut bientôt instruit de la vérité. Il vit aussi que la *Jeune fille au clavecin* était loin d'être terminée.

— Ah ! dit-il, Son Altesse éprouvera un vif déplaisir de ce contre-temps. Mais aussi comment se fait-il qu'avec son beau talent et ses larges profits, François Miéris n'ait pas acquis la fortune?... »

Les jeunes gens ne pouvaient répondre que par le silence, quand la conduite de leur père était incriminée.

Le comte parcourait l'atelier, et sa mauvaise humeur se décelait dans son pas et sur sa physionomie.

« C'est très-désagréable, disait-il; rapporter une pareille nouvelle à Son Altesse... au lieu d'un bon tableau ! c'est très-désagréable. »

Guillaume eut une inspiration.

« Monsieur le comte, dit-il, voici une toile que notre père a jugée de quelque valeur. Cet ouvrage fait par moi, sous ses yeux, d'après ses excellents conseils, représente, comme il est facile de le voir, un *Jeune garçon faisant des bulles de savon près d'une fenêtre*. Si vous daignez l'estimer, prenez-le, je vous prie. Peut-être son prix suffirait-il pour tirer de prison notre père chéri qui, sitôt rendu à la liberté, s'empresserait d'achever l'ouvrage attendu par monseigneur le grand duc. »

Le chambellan hésita. La proposition lui paraissait presque dérisoire, bien qu'il ne pût se dissimuler tout ce qu'elle avait de généreux et de dévoué.

Il appela un de ses laquais.

« Fabrizio, dit-il, chargez-vous de ce tableau. »

Et comme les jeunes gens laissaient percer leur joie et leur espérance :

« Patience, dit le comte; je ne réponds point du succès. Seulement, je vous promets de vous faire connaître le plus tôt possible la décision qui aura été prise. »

Il se retira en grémillant :

« Un tableau d'élève!... De la petite monnaie!... Leur malheur seul est leur excuse.... »

Vers le soir, une somme suffisante pour acquitter la dette de François Miéris était envoyée aux fils du détenu. Celui-ci apprit à la fois du geôlier l'ordre et la cause de la délivrance.

« Dieu soit loué ! s'écria-t-il; la liberté m'est doublement précieuse comme venant de mes chers fils. Ils ont eu de l'inspiration, de la force d'âme... Ils vaudront mieux que moi. Et quant à mes créanciers, c'étaient de sottes gens d'aller s'imaginer que je travail-

lerais pour me tirer de leurs mains, tant que je serais sous les verrous. L'inspiration meurt dans l'atmosphère d'une prison!... »

Au sortir de la maison d'arrêt, François trouva ses fils qui l'attendaient, le cœur palpitant. Oh ! cette fois il n'avait plus la tête basse, le front humilié : il était fier, le grand artiste, de se sentir libre, et de devoir à ses fils le bien le plus précieux qu'il y ait au monde.

Ils s'acheminèrent vers leur logis où se préparait un bon souper, auquel devaient assister quelques personnages illustres, conviés tout exprès par les jeunes gens pour fêter la délivrance de leur père.

A l'entrée du Hoygraft, ils furent aperçus par Jean Steen qui, s'étant fait tavernier, se tenait, la pipe à la bouche, sur le seuil de la porte de son cabaret, apostrophant toutes ses connaissances. Le peintre ivrogne poussa une exclamation et courut vers François Miéris en appelant de sa voix rauque et retentissante le ban et l'arrière-ban des amis.

« Je vous remercie, dit froidement Miéris; ces démonstrations sont inutiles. J'ai besoin de poursuivre mon chemin.

— Comment, François!... Est-ce ainsi que tu accueilles les camarades qui sont enchantés de te voir libre ! Viens, il faut trente brocs au moins pour célébrer ce grand événement.

— Encore une fois, je vous remercie. Mais trouvez bon que je ne profite point de vos offres et que je m'affranchisse de votre compagnie. Trop longtemps je suis resté sourd aux conseils des personnes honorables et prudentes qui me mettaient en garde contre les hontes du cabaret. Notre liaison de jeunesse m'entraînait toujours sur une pente funeste que je n'avais pas le courage de remonter. Et non-seulement je laissais mes intérêts de fortune se compromettre dans la dissipation imprévoyante, mais encore j'y perdais peu à peu cette flamme de l'intelligence sans laquelle il n'existe aucun travail soutenu et digne de rester. Ma faiblesse pour vous me perdait : il y a plus, elle perdait avec moi les êtres dévoués auxquels je dois un compte rigoureux de ma conduite et de l'emploi de mon temps. C'est fini, Steen, c'est fini. Quelques heures de méditation sous les grilles m'ont éclairé et guéri à jamais. C'est fini ; si vous ne changez comme je change, évitez désormais de nous parler. Adieu, Steen ; l'expression de vos traits me fait craindre de n'avoir pas réussi à vous convaincre. Cependant réfléchissez, et que le cabaretier redevienne le peintre!... »

Et ayant à sa droite son cher Jean, à sa gauche son cher Guillaume, François regagna sa demeure d'où devaient sortir encore tant de chefs-d'œuvre produits par les trois Miéris.

ALFRED DES ESSARTS.

LE CANAL MARITIME DE L'ISTHME DE SUEZ.

De temps immémorial, l'idée d'un canal maritime entre le golfe Arabique et la mer Méditerranée avait été conçue par les souverains de l'Egypte, dont le nom a jeté quelque éclat.

Dominateurs égyptiens, perses, grecs, romains ou arabes, tous avaient projeté et même exécuté partiel-

lement cette gigantesque entreprise, qu'un Français, M. Ferdinand de Lesseps va mettre à exécution ; comme s'il était écrit qu'en tous temps la France se mêlerait à l'histoire de l'Egypte, depuis Mansourah et saint Louis, les Pyramides et Bonaparte.

Descendant de Sésostris et des Ramsès qui tous

avaient éternisé leur mémoire en dotant leur pays de monuments dont l'aspect superbe et grandiose nous étonne encore aujourd'hui, Néchao, législateur et guerrier fameux, entreprit un canal devant relier le Nil à la mer Rouge, et amener au sein de l'Égypte l'or, les parfums, les pierres et les bois précieux que déjà à cette époque l'Inde envoyait à l'Occident. Le grand roi qui conçut ce projet, les mains qui creusèrent le lac Moëris, élevèrent les Pyramides, taillèrent dans le granit les sphinx et les obélisques, trouvèrent digne de leur génie et de leur persévérance ce canal dont le parcours devait avoir 150 kilomètres, depuis Suez sur la mer Rouge jusqu'au Nil, un peu au-dessous de Memphis. Mais l'œuvre de Néchao resta inachevée sous ses faibles successeurs, et ce ne fut que sous la domination persane que Darius fils d'Hystaspe l'acheva.

On vit alors pendant plus d'un siècle et demi les barques parties de Babylone et de Ninive descendre le Tigre et l'Euphrate, côtoyer l'Arabie, et venir échanger leurs épices, leurs trésors et leurs riches tissus contre les produits de l'opulente Égypte. Les fléaux, suite inévitable des guerres civiles et extérieures, amenèrent la décadence du commerce égyptien ; et le canal, précieuse artère d'où découlaient la richesse et la prospérité, vit de nouveau son lit comblé par l'action envahissante des sables du désert, que la volonté de l'homme ne combattait plus. La monarchie égyptienne reconstituée par les successeurs d'Alexandre vit l'un d'eux, Ptolémée Philadelphie, prince éclairé, protecteur des arts et du commerce, rétablir ce canal. Après cette ère fameuse qui date dans les fastes de l'Égypte, le canal fut de nouveau perdu de vue et négligé par les empereurs romains, pour lesquels l'Égypte était une petite province d'un vaste empire, plutôt un grenier qu'un bras puissant.

Un conquérant nouveau se montrait au monde et proclamait la gloire d'une religion nouvelle qu'il imposait au vaincu. Les civilisations vieilles tombaient sous le cimetière des lieutenants de Mahomet. Omar vainqueur de la Syrie et de la Palestine envoya Amrou, son lieutenant, soumettre l'Égypte. Quoique l'on ait dit, et malgré l'incendie de cette fameuse bibliothèque d'Alexandrie, tant reproché au conquérant, le calife Omar, fut un souverain digne de régner sur cette antique et fertile contrée : par ses soins le Nil vint de nouveau féconder le sol, le commerce reprit son activité, l'agriculture fleurit. Par ses soins aussi le canal de Néchao ressortit de sa couche de sable et fut rendu à la navigation ; mais cette situation ne dura qu'un siècle et le calife Almanzor le fit combler pour se mettre à l'abri de l'invasion des Arabes du Sud.

Alors que le général Bonaparte déjà maître de l'Égypte organisait son administration et réprimait l'anarchie des Mamelouks, se reposant au Caire où il rêvait peut-être la conquête de l'Inde, il résolut d'accomplir le problème de la jonction des deux mers. Le jeune aigle déjà ne voyait pas d'obstacles à sa volonté, et, dictateur savant autant qu'absolu, digne d'avoir pour cohorte cette fameuse commission d'Égypte dont la renommée ira de siècle en siècle, attachée au nom de Bonaparte, il voulut rechercher lui-même les traces de ce grand ouvrage des anciens.

L'expédition arriva à Suez et visita cette côte aride, témoin émouvant des récits de la Bible, qui furent commentés et appréciés sur les lieux. Le général

profitant de la marée basse, traversa la mer Rouge à pied sec, comme autrefois Moïse et les Hébreux, mais au retour, surpris par la nuit et la marée montante, le vainqueur des Pyramides faillit périr de la fin tragique du Pharaon, englouti trois mille ans auparavant à la même place et par les mêmes eaux. Sans doute la Providence veillait au destin du chef futur de la nation française et il en fut quitte pour la peur, si l'on ose admettre que ce sentiment se soit jamais glissé dans son grand cœur. Après bien des recherches, il découvrit enfin à deux lieues de Suez les traces de l'ancien canal, assez bien conservées pendant près de quatre lieues et se perdant ensuite dans les sables. Il suffit à Bonaparte d'avoir reconnu le canal, c'était une certitude qu'il avait sous les yeux et dont il comptait bien tirer un parti avantageux pour l'Égypte, si, comme il le pensait alors, il était appelé à recueillir l'héritage des Ptolémées.

Cinquante sept ans ont ajouté leur nombre aux siècles déjà passés ; l'idée d'un canal maritime, due à M. Ferdinand de Lesseps, doit recevoir bientôt son exécution.

La science, se faisant un jeu du niveau plus ou moins élevé de la mer Rouge par rapport à celui de la Méditerranée, et des terrains difficiles qu'il faudra creuser, ne voit plus d'obstacle à cette grande création qui fera de Suez et de Péluze une nouvelle Tyr, une nouvelle Sidon et rendra à la mer Tyrrhénienne son antique célébrité que le chemin tracé par Vasco de Gama lui avait enlevé depuis des siècles. Quelle prospérité nouvelle pour cette terre des merveilles, quelle gloire pour Saïd-Pacha, quelle juste et grande renommée acquerra le nom de Lesseps !

Toutes les nations de notre vieille Europe recueilleront le fruit de cette œuvre gigantesque, Venise et Trieste, les deux grands ports commerçants de l'Adriatique, reverront leur splendeur passée ; Gènes et Marseille accroîtront leur richesse, et l'Angleterre, qui possède déjà un petit Gibraltar sur la côte S. O. d'Arabie, dans la ville et le comptoir d'Aden, sourit à cette route nouvelle, qui la rapproche de ses possessions des Indes. Les pèlerins de la Mecque pourront, sans transbordement, de Constantinople ou des rives de l'Asie-Mineure, se rendre à Djeddah, n'ayant plus à redouter les rapaces bédouins à l'affût des caravanes et les souffrances meurtrières du désert. Ils transporteront avec sécurité leurs marchandises et leurs personnes. On sait aujourd'hui qu'à l'exception de quelques grands seigneurs, les pieux hadjis (1) qui se rendent aux villes saintes ont presque tous des pacotilles, que Médine et la Mecque sont des villes foraines, lors des grandes fêtes de l'Islam, et que le musulman, tout en satisfaisant sa dévotion, débite avec avantage les marchandises de l'Occident, ou trouve à les échanger contre celles de l'Orient, en remerciant Allah et le Prophète des bonnes chances qu'il rencontre.

Mais, hélas ! mêmes dangers attendent au retour le pèlerin, trop heureux s'il revoit ses foyers, s'il peut raconter les souffrances de la route, les périls d'une lente navigation sur les barques non pontées et mal grées de la mer Rouge, navigation qui rappelle assez exactement la marine du temps du roi Salomon de sage mémoire.

(1) Pèlerins.

Le canal maritime aura Suez sur la mer Rouge pour point de départ, et viendra en traversant les lacs amers aboutir à l'antique Péluse sur la Méditerranée.

Suez, cité déjà commerçante, port de transit pour les voyageurs et les marchandises que le chemin de fer au service de la malle de l'Inde amène chaque mois, est bien le lieu de la terre la plus aride où l'homme ait jamais fait sa demeure. Sur cette côte complètement pelée, où jamais brin d'herbe n'a végété, l'eau douce ne se trouve qu'à une grande distance; on va puiser à une lointaine oasis pour la transporter dans des outres à la cité altérée. Parfois elle acquiert une valeur exorbitante; on conçoit le prix de ce précieux liquide, lorsqu'on a ressenti la chaleur dévorante de ce soleil de feu, l'ardeur desséchante de cet air imprégné de sable. Bien des créatures humaines cependant y naissent, y vivent, y meurent sans désirer un autre séjour, sans connaître les splendides campagnes de la vallée du Nil, les suaves parfums que secoue l'oranger en fleurs sur les rosiers vermillés des jardins d'Alexandrie. Bientôt mille navires aborderont au port de Suez et sans obstacles, sans difficultés continueront sur ce fleuve artificiel leur route vers le port de Péluse.

Notre civilisation, à l'aide de la science qu'elle entraîne avec elle, amènera la richesse, l'eau, et quelque fabuleux que cela nous paraisse aujourd'hui, les jardins. Y a-t-il une chose qu'une ferme volonté ne puisse accomplir? Les industriels Anglais n'ont-ils pas forcé le ciel à verser ses rosées bienfaisantes sur l'île désolée et aride de l'Ascension. Des troupes de bœufs y trouvent leur pâture, en attendant les navires qu'ils ravitaillent; les légumes et les fruits y viennent en abondance. Dieu aide l'homme dans tous les lieux où il veut travailler à son bien-être.

Le canal maritime doit déboucher sur la Méditer-

ranée au vieux port de Péluse, nommé Tineh par ses modernes habitants. De vastes marécages le séparent de la mer durant trois mille à peu près; élevé sur le bras du Nil appelé Pélusiaque, son territoire bien irrigué était fertile au temps des Sésostriis: l'incurie musulmane a tout laissé périr. Il ne faudra qu'un effort pour que la culture reprenne ses droits sur ce limon fertile, et cette antique cité se réveillera de sa léthargie. Autrefois regardée comme la clef de l'Égypte du côté de la Syrie, elle a eu la gloire de donner le jour au géographe Ptolémée, qui déjà se préoccupait de découvrir les sources du Nil, sur lesquelles il a laissé de curieux commentaires.

Il est à présumer que, dans quelques années, une nombreuse population animera ce désert, et que le port de Péluse ou Tineh n'aura rien à envier aux cités les plus commerçantes des rives de la Méditerranée.

En effet, les savants ingénieurs qui ont fait le tracé de la voie de communication des deux mers, MM. Linant-Bey et Mongel-Bey, ont calculé qu'il faudra six années pour accomplir ce grand ouvrage, qui ne coûtera que 125 millions. Saïd-Pacha, souverain éclairé, ami du progrès et de toutes les réformes utiles à son empire, encourage de tous ses efforts l'œuvre qui immortalisera son règne; il a tout confié à M. Ferdinand de Lesseps, le promoteur, l'âme de l'entreprise à laquelle tous les savants de l'Europe ont déjà prêté l'appui de leurs lumières. Désormais, plus d'obstacles, plus d'impossibilité à la navigation directe; on s'étonnera qu'une chose aussi simple ait mis tant de siècles pour toucher à une solution si facile; on oubliera les entraves que Saïd-Pacha et M. de Lesseps trouvaient à leur entreprise; mais le siècle reconnaissant inscrira leur nom sur une page de son histoire, et ces noms iront à la postérité.

Mlle BLANCHE DE MAUBEUGE.

BIBLIOGRAPHIE.

LA PERFECTION DES JEUNES FILLES,

PAR L'ABBÉ CHEVOJON,

du Clergé de Saint-Roch. (1)

Une plume regrettée, et bien chère à nos lectrices, écrivait autrefois dans ce journal, à l'article *Correspondance*:

« Tu t'es sans doute aperçue déjà, ma chère, des nombreux privilèges que t'accorde le titre de jeune fille; convenons donc toutes les deux qu'il n'y a rien de si aimable, de si doux, de si noble, que ce mot: demoiselle. Je défie de le prononcer sans que la bouche ne soit jolie, et d'y joindre les épithètes mauvaises, sans que cela ne jure; au contraire, toutes les bonnes lui siéent à ravir: en effet, on n'a jamais dit: une laide, une gauche, une méchante, une bête demoiselle; cela ne va pas du tout... au lieu

» qu'une belle, une gracieuse, une bonne, une spirituelle demoiselle, tu vois que cela va tout seul. Et puis, les gens bien élevés semblent nous vénérer, comme quelque chose de saint; ils craignent de blesser nos yeux, de choquer nos oreilles... Aussi nous devons fuir les gens qui n'agissent pas ainsi, outragent notre modestie par de fausses louanges et cherchent à nous faire rougir. Mais nous devons être reconnaissantes envers ceux qui nous donnent des conseils pour notre éducation, pour notre instruction, pour notre bonheur; envers ceux qui voudraient nous savoir parfaites en tout. Et si nous ne le sommes pas, c'est bien notre faute!... » (1)

Quoique bien des années se soient écoulées depuis que madame Fouqueau de Pussy a écrit ces lignes, quoique bien des choses aient changé de face, les jeunes filles ont conservé leurs privilèges, elles sont toujours aimées et respectées; aimées, parce qu'elles

(1) Paris. Lagny frères, 8, rue garancière.

(1) *Journal des Demoiselles*, année 1844, page 289.

sont la joie, la fleur, le printemps de la famille; respectées parce que, en elles, se trouve l'espérance de l'avenir. Les gens sérieux s'occupent d'elles; pour elles, on écrit des journaux, des livres spéciaux; on veut cultiver leur intelligence, faire éclore en leur âme les plus exquis vertus, on les veut parfaites en un mot... C'est beaucoup exiger, direz-vous peut-être... Mais n'est-ce pas sur vous, jeunes filles, bientôt épouses, mères futures de la génération à venir, que repose l'espoir de la religion, de la patrie, de la famille?... Vous serez toutes puissantes pour le bien, et pour le mal aussi; hélas! car c'est la femme qui fait la famille. Si vous êtes bonnes, et bonnes avec intelligence, vous dirigerez vers le bien vos maris et vos frères, vous accomplirez glorieusement la plus belle tâche que vous puissiez avoir ici-bas : vous éleverez sur vos genoux des chrétiens, des honnêtes gens; des enfants qui deviendront comme vous des femmes pures et pieuses; tout votre entourage se ressentira de votre heureuse influence; vos domestiques, vivant sous une loi sage et douce, deviendront meilleurs; les pauvres, secourus par vos mains généreuses, apprendront à bénir les riches au lieu de les envier; le bon exemple rayonnera autour de vous; votre famille, dont vous serez l'honneur, grandira dans l'estime publique, et riches ou pauvres, la vertu de la mère de famille sera pour son mari et pour ses enfants un honneur et un trésor. Vous pourrez beaucoup, compagnes et consolatrices de l'homme, vous à qui il remet sa destinée et l'éducation de ses enfants; mais, avant que d'accepter ces sérieuses fonctions, ne devez-vous pas vous dire comme les anciens chevaliers : *Noblesse oblige!* et vous préparer par des efforts sur vous-mêmes, par la pratique zélée des devoirs de votre état présent, aux devoirs plus importants encore d'une femme et d'une mère? Or, voici un petit livre, écrit pour vous, par un prêtre respectable, qui nous paraît un excellent guide dans ce travail intérieur de l'âme sur elle-même, travail qui commence avec l'âge de raison et ne s'achève qu'avec la vie. Ce livre qui vous est spécialement destiné, se divise en trois parties: *Les devoirs envers Dieu, ou la religion; — les devoirs envers les autres, ou la famille et le monde; — les devoirs envers soi-même ou la vie privée.*

L'auteur entre en matière en interrogeant la jeune fille qui a son livre entre les mains : « Êtes-vous par faite? — Interrogez-vous vous même. La main sur » la conscience, n'avez-vous jamais de reproches à » vous adresser? Est-on toujours content de vous? » Faites-vous tout ce que vous pouvez? »

» Non, ma chère enfant, avouez-le ; non, vous n'êtes pas parfaite. Avez-vous le désir de l'être? Pouvez-vous être parfaite? Vous est-il possible de le devenir? »

» Oui, mon enfant, vous le pouvez, cela vous est très-possible. Il y a des jeunes filles de votre âge qui sont parfaites, qui le sont sous tous les rapports, devant les hommes et devant Dieu. Rien ne vous empêche de ressembler à ces enfants; vous pouvez être ce qu'elles sont.

» Et que faut-il donc pour être parfaite?

» Il ne faut qu'une seule chose : il faut le vouloir, mais le bien vouloir : tout est là, dans une volonté ferme et persévérante.

» Mais en quoi consiste la perfection?

» La perfection consiste à bien faire ce que l'on doit

» faire. Vous avez des devoirs à remplir, mon enfant, » car tous nous en avons. Vous avez des devoirs envers Dieu ; vous en avez envers le prochain ; envers » votre famille d'abord, puis envers le monde ; vous » en avez enfin envers vous-même. Accomplissez » comme il faut tous ces devoirs ; c'est en cela, uniquement que consiste votre perfection. »

La source de toute perfection se trouvant en Dieu, il est juste que l'on établisse d'abord les devoirs, qu'en venant au monde, nous avons contractés envers notre créateur. La religion est la première obligation de vivre raisonnable, puisqu'elle est le devoir rendu à celui qui est tout à la fois notre Principe et notre Fin. Écoutons ce que l'auteur dit à ce sujet à sa jeune lectrice.

« On parle beaucoup de religion dans le monde, et » on en parle de différentes manières. Il est important, pour vous, ma chère enfant, de savoir, et de » savoir parfaitement, ce qu'il faut entendre par ce » mot religion.

» Le mot religion s'entend le plus ordinairement » des devoirs que nous avons à remplir envers Dieu. » Ainsi s'appliquer à connaître Dieu, à l'aimer, à le » servir, et faire exactement tous les jours, à chaque » heure, à chaque minute, ce que Dieu veut, ce qu'il » demande ; le faire pour lui rendre hommage, pour » lui être agréable, pour attirer sur soi ses bénédictions, pour gagner le ciel qu'il a promis, c'est avoir » de la religion.

» Mais faut-il avoir de la religion? est-il raisonnable » d'en avoir?

» Demander cela, c'est demander si un enfant a des » devoirs à remplir envers son père et sa mère, s'il » doit leur obéir, s'il doit chercher à leur plaire, s'il » doit s'occuper d'eux, croire à leur parole, les aimer » et les respecter.

» Ne pas avoir de la religion, si l'on veut être content, séquent avec soi-même, c'est croire que Dieu nous » a faits pour rien, qu'il ne s'inquiète pas de nous, » qu'il est tout à fait indifférent à nos actions, que » nous pouvons nous conduire comme il nous plaît à » son égard. Ne pas avoir de religion, c'est ne pas » croire à une autre vie après celle-ci ; c'est nier » l'existence du bien et du mal ; c'est rejeter la bonté » et la justice de Dieu. Sans religion, il n'y a plus de » soulagement aux souffrances de ce monde ; il n'y a » plus de frein pour les passions, il n'y a plus de récompense pour la vertu. On a beau dire, beau faire, » sans religion, il faut nécessairement arriver à ces » conséquences. »

Nous vous laisserons le plaisir de lire vous-mêmes la série des chapitres qui, dans un style grave et simple, traitent de Dieu, de Notre-Seigneur Jésus-Christ, du Saint-Esprit, de l'Eglise, des Commandements, de la Sainte-Vierge, des Saints, du péché, de la vertu. La religion est exposée là, avec sa dignité et ses grâces, avec ses lois et ses espérances, ses menaces et ses promesses ; souveraine amie de l'âme, qu'elle dirige depuis le berceau jusqu'à la tombe, et qu'elle prépare ici-bas pour ses destinées immortelles.

La famille nous occupe à son tour, et particulièrement les devoirs envers les parents, si souvent négligés et mal compris par les enfants gâtés dont notre siècle abonde :

« Il faut aimer votre père et votre mère : l'amour » est la première vertu de la famille.

» Votre père et votre mère, ma chère enfant, sont dignes de votre amour. Avez-vous jamais réfléchi à tout ce qu'ils ont fait pour vous, à tout ce qu'ils font encore tous les jours ? Que de soins, que d'inquiétudes, que de nuits sans sommeil ! Avez-vous jamais eu la moindre souffrance, la moindre peine qui ne les ait émus profondément, qui ne les ait aussitôt fait chercher mille moyens de vous soulager et de vous guérir ? Personne ne sait aimer comme un père et une mère.

» Aimez-les, ma chère enfant, aimez-les beaucoup. Vous ne les aimerez jamais autant qu'ils le méritent, car vous ne les aimerez jamais autant qu'ils vous ont aimée.

» L'amour que l'on a pour son père et sa mère inspire un autre sentiment : le respect. C'est la seconde vertu de la famille.

» Respecter ses parents ! Ah ! comprenez cela, ma chère enfant. Nous vivons dans des jours mauvais, dans des jours où l'on ne sait plus rien respecter. Tout ce qu'il y a de plus saint, de plus sacré, est méconnu. Ce mépris du respect pénètre partout ; il s'insinue jusque dans le sanctuaire domestique, jusque dans la famille. On se croit le droit de parler à son père et à sa mère avec je ne sais quelle expression orgueilleuse qui tient presque du dédain et qui va même quelquefois jusqu'à l'insolence... Je connais des jeunes filles de votre âge qui paraissent au dehors des modèles de douceur et de docilité, et qui au dedans, c'est-à-dire dans l'intérieur de la famille, sont d'une fierté et d'une impertinence qui révoltent. J'ai vu, je vois trop souvent de pauvres mères qui viennent en pleurant me confier les insultes qu'elles reçoivent de leurs enfants.

Méditez ces paroles, jeunes filles. Elles révèlent un défaut, je dirai volontiers un vice, devenu trop commun parmi nous. L'éducation n'étant plus en France une œuvre sévère, une œuvre d'autorité et de respect, ainsi que le disait autrefois un éminent écrivain (1), a fait naître chez les enfants un certain esprit d'insolence, d'orgueil et de révolte ; les enfants les mieux nés s'échappent pas toujours à la funeste influence du siècle, et combien d'autres punissent cruellement leurs parents de les avoir tant et si mollement aimés ! Seriez-vous, par malheur, de ce nombre ? oh ! n'épargnez rien pour vous corriger. A l'amour, au respect, il faut joindre l'obéissance. Qui obéit à ses parents obéit à Dieu. M. Chevojon parle en bien bons termes de cette vertu si nécessaire et si belle ; il l'invite aussi les jeunes filles à une grande confiance envers leur mère, et il prouve par les conseils qu'il leur donne, combien il a approfondi les besoins et les desirs de ces jeunes cœurs :

« A votre âge, il arrive une chose : on se sent tout à coup des pensées que l'on n'avait jamais eues jusque-là. On est inquiet, on est même triste quelquefois. On serait heureux d'avoir quelqu'un à qui confier tout ce que l'on éprouve, on se demande si une amie, une compagne ne ferait pas de bien. On regarde autour de soi ; on est attiré tantôt d'un côté, tantôt d'un autre.

» Savez-vous ce que vous devez faire, ma chère

» enfant ? Prenez votre mère pour première amie et pour unique confidente.

» Vous craignez, je ne sais quoi vous retient. Votre mère vous impose ; il vous semble qu'elle ne vous comprendra pas, que vous ne pourriez pas lui dire tout ce que vous avez. Que cela ne vous arrête pas ! Allez vous jeter dans les bras de votre mère. Dites lui que vous avez besoin de lui parler, que vous voulez qu'elle vous connaisse parfaitement, que vous n'avez qu'elle pour vous diriger et vous aimer.

» Cela suffira, mon enfant ; oui, croyez-le. Votre mère vous répondra, elle vous ouvrira chaque jour davantage son cœur, en lisant dans le vôtre. Vous aurez en elle une amie, la plus sûre de toutes, la plus capable de vous être utile, de vous sauver. Vous rendrez votre mère si heureuse, en même temps que vous le serez de votre côté ! Vous ne penserez pas à quitter la famille ; vous y concentrerez toutes vos affections ; aucun plaisir n'aura de charme pour vous, si vous ne le partagez avec ceux que vous aimez le plus en ce monde. »

Sans doute, mesdemoiselles, vous goûterez ces sages avis, donnés avec une familiarité si douce et si paternelle. Le chapitre sur les devoirs à remplir envers les maîtres et maîtresses est excellent aussi ; les conseils sur la conduite à tenir envers les serviteurs seront lus avec fruit ; nous n'en citerons que la dernière phrase :

« Savez-vous, ma chère enfant, quel est l'éloge que vous devez ambitionner le plus ? C'est celui des serviteurs de la famille. Qu'ils disent de vous avec l'élan du cœur : Oh ! que nous avons une bonne demoiselle ! qu'elle est douce ! qu'elle est aimable ! Il n'y a rien qui fasse plus plaisir à entendre sur une enfant qu'une semblable parole. »

De l'intérieur de la famille, l'auteur passe au monde, sur lequel il n'a peut-être pas les mêmes idées que vous. Il l'envisage, ce monde, en fidèle disciple de celui qui a dit : *Malheur au monde à cause de ses scandales !* il compte d'un œil sévère et vigilant ses écueils, ses dangers, et il les signale à votre inexpérience. Je vous engage à méditer sérieusement ce chapitre, qui ne laisse rien à désirer quant à la justesse des appréciations.

Un chapitre chaleureux sur les *Bonnes œuvres* et des réflexions fort sensées sur les *amitiés* terminent la seconde partie de l'ouvrage.

La troisième comprend l'examen de soi-même et des vertus qui doivent caractériser une jeune fille. La modestie, la piété, l'humilité, l'amour du travail, l'ordre, viennent se ranger tour à tour sous la plume du sage conseiller. Il insiste beaucoup sur le bon emploi du temps :

« On perd son temps de mille manières : je vous en indique trois plus communes et plus générales. On perd son temps en ne faisant rien. Il y a, ma chère enfant, des êtres humains qui en sont là, qui passent leur vie à ne rien faire. Ils ne pensent à rien, ils ne désirent rien, ou ils ne disent que des riens, ils ne produisent pas davantage.

» Quelle vie, grand Dieu ! on se lève quand on est fatigué de rester au lit. On s'habille et on passe une heure à sa toilette. On mange, on se promène, on se couche. Et tous les jours, c'est à recommencer les mêmes occupations, c'est-à-dire la même oisi-

(1) Monseigneur Dupanloup, évêque d'Orléans. De l'Éducation.

» veté. Voilà une première manière de perdre son
» temps.

» Il y en a une seconde.

» On perd son temps en ne faisant que des choses
» vaines et inutiles. Ce sont des bagatelles, des frivoli-
» tés. On fait de la vie une récréation, elle n'a aucun
» but sérieux et sacré. A quoi bon travailler ? dit-on.
» A quoi bon me donner de la peine, puisque j'ai tout
» ce qu'il faut, puisque rien ne manque à mes be-
» soins ?

» On oublie que Dieu nous a tous condamnés au
» travail, que c'est un châtement auquel il faut se
» soumettre, sous peine de s'en préparer un plus
» terrible après cette vie.

» On s'occupe de sa toilette, on fait des visites, on
» va dans le monde, on se mêle à toutes ses réunions,
» on partage tous ses plaisirs.

» Voilà la seconde manière de perdre son temps.

» Il en est une troisième.

» On perd son temps en s'occupant mal, c'est-à-
» dire, en ne faisant pas ce qu'on fait, comme on pour-
» rait et comme on devrait le faire. Ainsi on agit sans
» attention et avec un esprit distrait, sans savoir pour-
» quoi on agit d'une façon plutôt que d'une autre. On
» ne se rend pas compte de son travail ; il est, pour
» ainsi dire, inutile, on n'en tire aucun résultat. On
» agit avec paresse, avec une lenteur exagérée ; il
» faut une journée entière pour faire ce qui ne de-
» mandait que quelques heures...

» Ne perdez pas ainsi votre temps. Soyez toujours
» tout entière à ce que vous faites ; mettez-y de l'ar-
» deur, de l'intérêt, et ne vous occupez jamais des
» choses dont vous ne devez pas vous occuper, qui ne
» regardent ni votre sexe, ni votre âge, ni votre con-
» dition. »

Ces conseils resteront-ils sans fruit ? Nous ne pou-
vons le croire, et nous aimons à penser que, toutes,
mesdemoiselles, vous voudrez consulter ce sage con-
seiller qui connaît et chérit la jeunesse, et qui vous
offre avec tant de sollicitude, des avis propres à vous
rendre parfaites, — c'est-à-dire heureuses. Lisez ce
bon petit livre et souvenez-vous que : *le précepte est
un flambeau ; la loi une lumière, et une sage réprimande
le chemin de la vie.* (1) M. F.

LA VIE DES EAUX.

Permettez-nous, mesdemoiselles, d'empiéter au-
jourd'hui sur un domaine ordinairement exploité par
une autre, à laquelle nous faisons nos très-humbles
excuses de notre outrecuidance ; mais il s'agit de vous
mettre bien vite au courant d'une charmante nou-
veauté ; le soleil, qui tout d'un coup sort radieux et
ardent de ses langes de brume, nous oblige à faire
hâte.

C'est, non pas un sonnet, mais quelque chose de
mieux qu'un sonnet, un attrayant volume de notre
collaborateur, M. Félix Mornand, sur la vie aux eaux

et aux bains de mer. Vous voyez que le cas était d'ur-
gence.

Non-seulement, et personne ne l'ignore, l'auteur de
la Vie des Eaux tient une très-honorable place parmi
nos écrivains les plus distingués, mais encore il est
peintre habile ; dans son volume, que nous avons litté-
ralement dévoré, en même temps qu'il vous éclaire
sur la vertu curative des eaux, sur les difficultés ou les
facilités de la vie matérielle en ces différents lieux, il
sait encore tirer de son écrioire des tableaux enchan-
teurs, de la vérité desquels nous vous répondons en
ayant pu juger de visu, et comme il ne suit point de
plan systématique, comme ses souvenirs chevauchent
gaiement du sud au nord et du levant au couchant,
après vous être *esbattues* en imagination sur les belles
grèves de Fécamp et de Cabourg-Dives, après avoir sa-
vouré avec lui l'air salin qui régénère, et ces délicieux
bivalves, ramassés par vous et, par vous ouverts avec
le petit couteau qui ne saurait manquer de séjourner
au fond de la poche de tout voyageur ; après vous être
laissés bercer par le flot qui vient jusqu'à vos pieds
vous inviter à le suivre, et qui, pour peu que vous
soyez douées de quelque sang-froid, vous promènera
mollement sans que vous ayez presque à payer de vos
peines ; après, enfin, vous avoir transportées des ro-
chers sourcilieux de la Manche aux côtes granitiques
de Biarritz, M. F. Mornand vous fera pénétrer dans les
gorges des Pyrénées ; vous gravirez les pics du Cani-
gou, vous arriverez haletantes à ses sommets, et là,
de si belles pages se dérouleront sous vos yeux, que
les déchirures de vos pieds ne seront plus comptées
pour rien !

Vient ensuite une station à Aix, en Savoie, dont
tout ce que vous dit le narrateur est tellement
empreint des senteurs alpestres, que cet admirable
temple de la santé vous attire invinciblement. Puis,
qu'il vous plaise ou non, mais cela vous plaira, vous
ferez un tour aux bains où l'on danse spécialement ; à
Bourbonne, à Bade, à Spa ; vous viendrez goûter les
eaux d'Enghien, qui sont détestables, mais fort salu-
taires, et vous admirerez son lac, situé aux portes de
Paris et entouré d'habitations charmantes ; ensuite, si
les ondes qu'épanche de son sein la vieille Europe ne
suffisent point, je ne dirai pas à vos rhumatismes, mais
à votre avidité de connaître, M. F. Mornand, pour qui
la Méditerranée n'est pas un obstacle, vous conduira
en Algérie, aux bains maudits, et, à ce propos, il vous
dira une légende, à laquelle je vous annonce que vous
frémirez indubitablement !

Donc, mesdemoiselles, avant que vos bonnes mères
fassent un choix et se décident, ou pour les bains de
mer, ou pour Vichy, par exemple, où vous retrouve-
riez le souvenir de l'aimable Sévigné et où vous pol-
keriez peut-être plus que de raison, les eaux de Vichy
étant particulièrement polkantes, je vous engage à lire
la Vie des Eaux (1 vol., chez Hachette et C^{ie}), et si,
comme la fleur de la romance, vous étiez enracinées
au sol et ne pouviez, avec le volage papillon, prendre
votre essor dans les airs, eh bien, vous vous serez du
moins procuré une lecture à la fois instructive et très-
amusante, qualités rares et dont il est bon de prendre
note.

ADAM BOISCONTIER.

(1) Proverbes. Chapitre VI.

LA VIE RÉELLE.

(Suite et Fin.)

Juin 18...

La santé de Julien m'inquiète un peu, un labeur trop assidu l'a fatigué, et nous voici à la Ronde, bien avant l'époque des vacances. La Ronde! maison peuplée de mes souvenirs, où ces jours écoulés depuis longtemps se lèvent à mon approche et renouvellent en mon âme les pensées, les sentiments d'autrefois... Ma mère aimait l'embrasement profonde de cette fenêtre que la vigne ombrage; elle avait là son ouvrage, ses livres... et quand ses yeux fatigués ne distinguaient qu'avec peine les mailles du tricot, ou les lettres noires sur la page blanche, elle reposait sa vue et son âme en regardant cette paisible vallée qui étend au bas des fenêtres de gras herbages, entrecoupés de champs labourés, ces maisons brunes, dont le soleil couchant incendie les vitres.... Sur cette terrasse, à l'abri des vieux murs où pendent la clématite et la mystérieuse fleur de la passion, mon père aimait à se recueillir, il lisait là ses livres favoris: c'est là qu'un soir il a fait expliquer à mon frère Albert la lettre de Pliny sur l'éruption du Vésuve, et il lui donna, en signe de contentement, le premier fusil de chasse qu'Albert ait possédé... Là-haut est la chambre où ma mère vécut de si douces heures, où elle mourut d'une si sainte mort... Voici les allées où mes enfants ont tant joué, tant jardiné... Là-bas est le bassin où Adolphe a failli se noyer, et d'où Robert l'a retiré avec un courage précoce. Mille petits souvenirs de conversations, de mots échangés, de marques d'amitiés reçues me reviennent ici à chaque pas; car ici, plus qu'ailleurs, nous avons vécu de la vie de famille, dans l'éloignement des affaires qui absorbent et de la société qui distrait... Nous avons goûté ici plus qu'ailleurs les douceurs du *at-home*, et la paix domestique se répand ici même sur les idées tristes et les longues séparations... Mon bon mari goûtera, je l'espère, le calme des champs, le repos de l'esprit qui lui est si nécessaire... Nous nous promenons, nous causons, nous lisons ensemble; Antoinette, sa jeunesse, ses petits talents, me sont d'un grand secours pour distraire notre cher malade, et quand le soir, je l'entends prier pieusement pour son père, il m'est impossible de croire que des vœux si purs ne soient pas exaucés.

Juillet 18...

J'ai eu de vives inquiétudes; Julien, accablé par les chaleurs, a eu deux crises terribles; il a vomi le sang et une longue prostration a suivi cet accident, dont la vue seule inspire l'effroi... Il est mieux maintenant; assis en ce moment sur la terrasse, il se fait faire une lecture par Antoinette; mais moi... le glaive est au fond de mon cœur! Je pourrais le perdre, lui! jamais cette déchirante idée ne m'était venue à l'esprit, quand tout à coup elle m'est apparue sous la forme la plus ter-

rible... J'ai vu se décomposer ce visage bien-aimé, où je n'ai jamais lu qu'affection et confiance; cette main si chère a serré la mienne comme dans une dernière étreinte; il m'a appelée d'une voix que je n'oublierai jamais, qui retentit encore à mon oreille... Mais il vit, je le vois, là-bas, pâle, mais souriant... Dieu voudrait-il séparer ceux qu'il a si étroitement unis... Seigneur, vous voyez mes larmes, ne me l'ôtez pas! Laissez-moi l'ami de ma jeunesse, mon protecteur, mon appui, mon guide! laissez un père à mes enfants; prenez mes jours, ajoutez-les aux siens. Mon Dieu! je vous demande à genoux cette unique grâce: que je meure avant lui, que je puisse reposer ma tête entre ses bras, recevoir de sa main le crucifix, notre dernière espérance... J'accepte les douleurs de la maladie et l'effroi de la mort... Je puis tout supporter, hormis de rester sans lui sur la terre!...

J'ai tant pleuré que cette page est toute mouillée... Mon Dieu! prenez pitié de moi! je suis si faible, épargnez-moi!

Juillet 18...

Hier, mon bon Julien a vu la trace de mes larmes quelque soin que j'eusse pris pour les effacer: il m'a tendu la main en disant: — Pauvre Isabelle! il le faudra pourtant!... Je n'ai pu lui répondre; j'ai baisé et serré cette main chérie... Non, Seigneur, un pareil sacrifice serait au-dessus de mes forces! et mes enfants ont si grand besoin de lui!

Août 18...

Grâces au ciel, il continue à faire des progrès... Aujourd'hui il a pu se promener en voiture... Nous avons reçu bien des témoignages d'affection et de sympathie... Robert nous a écrit les plus touchantes lettres; Léonce ajoutait aux siennes mille promesses pour l'avenir; mon frère, Henriette, Albert et leurs enfants sont venus nous voir; nos amis du village, notre bon curé, le vieux notaire, ancien condisciple de mon père, les fermiers, nous ont comblés de marques d'attachement... mon mari est si aimé! Antoinette a révélé ce que je connaissais caché — des trésors de dévouement, de force, d'amour... Pauvre enfant; comme elle aimera à son tour l'époux et les enfants que le ciel lui donnera!

Septembre 18...

Nos enfants sont en vacances, nous sommes tous réunis et heureux. Robert s'est distingué, et va commencer à Paris sa première année de stage; Léonce a eu quelques succès classiques et les notes de ses professeurs sur son caractère sont moins alarmantes. Espérons... j'ai besoin d'espérer...

Octobre 18...

Mon mari a repris ses occupations ; sa santé raffermie, en lui permettant le travail, lui défendait toutefois les émotions du barreau. Il a dit adieu à la cour d'assises, si souvent témoin de ses triomphes, triomphes payés bien cher aujourd'hui, car ils ont coûté à l'orateur la santé et presque la vie ; jamais Julien n'a plaidé pour l'honneur ou la vie d'un homme, sans que des nuits d'insomnie, des jours de labeur, des heures de perplexité n'aient mûri sa pensée, et précédé le moment où il enchaînait l'auditoire à sa parole... L'heure du repos a sonné, mais il ne veut pas d'un repos absolu, et il continuera, bien longtemps encore, son travail de cabinet...

Janvier 18...

Je commence à conduire ma fille dans le monde, d'après le désir exprès de son père. Elle s'y présente avec timidité, et l'attention qu'elle peut exciter, les quelques succès qu'elle peut obtenir, la laissent dans toute sa modestie. C'est moi qui m'enorgueillais lorsqu'on la trouve belle et gracieuse ! L'orgueil est-il permis aux mères ? Du reste, nos apparitions dans le monde sont rares ; nous tenons à n'être pas remarquées ; je ne permets à ma fille qu'une toilette fort simple, éloignée de ce luxe qui vieillit avant l'âge, et je ne veux pas qu'elle mine sa belle santé et la paix de son esprit en courant de fête en fête, de soirées en soirées. Notre plus cher monde, à nous, c'est notre maison ; nous y réunissons quelques amis ; on joue aux cartes, on fait de la musique ; parfois, quand la réunion est tout à fait intime, on joue des charades... Mon mari s'amuse ; Antoinette se forme aux usages du monde, aux petites exigences de la société ; et moi, je jouis de leur bonheur, tout en pensant à nos deux absents bien-aimés. Henriette se joint à moi dans cette pensée, car son Adolphe est bien loin aussi, et Georges (il l'a avoué à ses parents), se dispose à entrer aux Missions-Etrangères. Orgueil et souci des mères, enfants aimés, que de larmes nous coûtent et vos défauts et vos vertus !

Mars 18...

Depuis quelque temps j'observais Antoinette ; elle me semblait différente d'elle-même, et j'interrogeais, sans mot dire, sa mélancolie vague, ses regards un peu distraits, son attention concentrée à certaines heures, la rougeur soudaine qui, lorsqu'on prononçait un certain nom, montait à son visage et décelait le secret que, peut-être, elle ignorait elle-même. Ce secret a une figure et un nom ; il s'appelle Armand du Saultois, et il est le fils d'un de nos anciens amis ; c'est un jeune homme plein d'honneur et de principes, d'une figure agréable, d'un caractère excellent et éprouvé, possédant cette bonté qui est la meilleure mise de fonds pour la vie en commun : tel enfin que j'aurais choisi un gendre, si j'avais pu, de sitôt, penser à marier ma fille. Son père est un riche propriétaire qui exploite lui-même la terre de Mesnes, où il demeure avec toute sa famille. Voilà le jeune homme qui paraît aimer Antoinette et qu'Antoinette a distingué. Admis dans notre intimité, il la connaît depuis l'enfance, il l'aime, je le crois, le sens, car lui aussi, je l'ai observé ; je vais communiquer mes

remarques à mon mari, et le prier de rendre moins fréquentes nos relations avec la famille du Saultois ; la prudence et les convenances exigent également cette mesure.

Mars 18...

J'ai parlé à mon mari avec quelque émotion, car la pensée qu'Antoinette pourrait souffrir oppressait mon cœur ; il m'a écoutée en silence et en souriant, puis il m'a dit : — Pendant que tu faisais tes observations, du Saultois faisait également les siennes, et il est venu me les communiquer. Il sort d'ici ; il m'a dit avec sa rondeur accoutumée : « Mon fils aime votre fille ; voulez-vous me la donner pour lui ? » Maintenant, chère Isabelle, continua mon bon mari, c'est à toi de dicter la réponse. Veux-tu d'Armand pour gendre ? Il est bon et bien élevé, il est bien né, riche sans l'être trop, habitué au travail ; tu crois que ta fille a quelque prédilection pour lui... pèse, calcule tout cela... — La marier, si jeune ! m'écriai-je. — Elle a dix-neuf ans, répondit mon mari : tu n'étais guère plus âgée quand je devins ton mari. — L'éloigner de nous ! — Pour la remettre à une famille qui l'aime depuis l'enfance, à un mari dont je suis sûr comme de mon fils Robert... à un mari qu'elle aimera... qu'elle aime déjà...

Je pleurais ; il me prit dans ses bras, et me dit tendrement : — Isabelle, si c'est pour son bonheur ! — Décide ! lui dis-je. Tu ne peux rien décider que de bon et de juste. — Faisons venir Antoinette.

J'y consentis. La pauvre enfant arriva en courant, et fut toute troublée à la vue de mes pleurs. Elle vint se jeter à mon cou, pleurant déjà. Son père la prit par la main, l'embrassa tendrement, et lui dit : — Antoinette, aurais-tu quelque répugnance à te marier ? Elle répondit : — Je ne sais, papa, je ferais ce que vous me conseilleriez, maman et vous. — Eh bien ! on te demande en mariage — Mon Dieu ! et qui ?

Son père garda un instant le silence ; elle tremblait. — Voudrais-tu devenir madame Armand du Saultois ? — C'est lui ! s'écria-t-elle avec une explosion naïve, et comme si elle eût craint d'entendre un autre nom. — Ne l'avais-tu pas deviné ?

— Mon père, répondit-elle en nous regardant tous les deux avec ses yeux limpides où se peignent si bien la franchise et la pureté de son âme, je l'avais quelquefois pensé, mais sans m'arrêter à cette pensée, et jamais monsieur Armand ne m'a parlé de rien... je l'aurais dit à maman et à vous... n'êtes-vous pas mes meilleurs amis ?

Nous embrassâmes notre chère fille ; le mariage était donc résolu ! J'ai le cœur un peu gros, et pourtant tout me garantit son bonheur. Je lui ai demandé ce soir, alors que nous étions en tête-à-tête, ce qui motivait sa préférence pour Armand : — Maman, me dit-elle, je le connais depuis mon enfance, je sais combien il est bon, et puis, il aime tant ses parents, il est si fidèle à ses devoirs religieux, et il vous aime tant !

Chère enfant ! elle n'a cherché, dans la candeur de son âme, que le royaume de Dieu et sa justice ; puisse-t-elle obtenir le reste par surcroît !

Mai 18...

Armand et ses parents hâtent la célébration du mariage ; il est fixé au mois de septembre, et nous irons

ensemble faire les vendanges à Mesnes. Ces projets, le riant spectacle de cette jeunesse heureuse, font du bien à mon mari; je jouis de sa joie, en gardant au fond de mon cœur les inquiétudes et les regrets.

Juillet 18...

Nous sommes tout à fait en préparatifs de noces, de trousseau, de rédaction de contrat, d'achat de mobilier pour la maison de ville et d'hiver de nos jeunes gens; la saison d'été, ils la passeront avec leurs parents à la campagne. Antoinette paraît heureuse et pleine d'espérance... Que Dieu répande ses bénédictions sur ma chère et douce enfant!

Septembre 18...

Le contrat est signé. Robert, Léonce, Adolphe sont arrivés; encore quelques heures et j'aurai remis à d'autres mains le sort de ma fille... Dieu seul voit ce qu'il y a pour elle dans mon âme de prières, de vœux, d'ardentes supplications... Le cœur est parfois bien injuste: il se trouve des moments dans la journée où le pauvre Armand, son amour, ses empressements me deviennent presque odieux. Je me combats tant que je le puis, car en donnant ma fille, je ne veux rien retenir que le droit de conseil et d'affection, je ne veux rien exiger que la confiance volontaire. La loi de Dieu, éternelle sagesse, est formelle: *La femme quittera son père et sa mère pour suivre son mari*. Joug facile pour les enfants et bien lourd pour les mères... Mon mari me comprend et me soutient...

Septembre 18...

Le sacrifice est fait, et je renais à la confiance et à la raison; j'ai remis ma fille, non sans une secrète douleur, mais avec une pleine sympathie, aux mains du mari qu'elle aime et qu'elle a choisi; je la confie à Dieu, en demandant pour elle les vertus qui font les sages épouses et les bonnes mères; j'espère qu'elle sera heureuse, ou que Celui qui sait la mesure de notre force et de notre faiblesse, ne lui enverra pas d'épreuves au-dessus de son courage. Elle était bien belle sous la blanche parure des épousées, et bien recueillie, bien émue pendant cette cérémonie si grave et si touchante. Mon pauvre Julien, qui avait désiré ce mariage, n'était pas moins troublé que moi, surtout lorsqu'il vit notre enfant, à genoux, lui demander sa bénédiction. Demain nous partons tous, en famille, pour Mesnes, où nous passerons l'automne. L'air y est excellent, dit-on, et j'espère beaucoup de ce séjour à la campagne, sous un beau ciel, pour mon mari, dont la santé m'inspire trop souvent de sinistres pressentiments.

Novembre 18...

Antoinette est parfaitement heureuse; elle jouit de l'aube de la vie, des premiers beaux jours sans nuages que Dieu accorde quelquefois à la jeunesse, et dont il sèvre un âge plus avancé, car alors même que les saintes affections demeurent constantes, inébranlables, les circonstances étrangères que nul ne peut éviter, mêlent de l'amertume à leur joie. Robert est définitivement fixé auprès de nous; ses études sont finies, et dans quinze jours, il plaidera pour la première fois.

Léonce est en philosophie. Adolphe commence sa dernière année de Saint-Cyr, et Georges vient d'entrer au séminaire. Ma sœur est bien triste, et, plus que jamais, elle s'applique aux bonnes œuvres; elle console les autres pour oublier ses propres maux; mais je la vois souvent s'attendrir lorsqu'elle rencontre une mère de famille entourée de ses fils, elle qui ne reverra plus les siens, voués, l'un aux hasards de la guerre, l'autre aux périls des missions lointaines, et, l'autre jour, voyant une pauvre femme, fière comme la mère des Gracques, de ses beaux et robustes enfants, elle me dit à voix basse: — S'ils pouvaient rester toujours petits!

Novembre 18...

Le moment décisif approche, et mon pauvre Robert tremble et doute de lui. Il me confie ses inquiétudes; je tâche de le rassurer et de diriger son attention, non sur lui-même, mais sur la cause qu'il doit défendre. Je voudrais qu'elle le possédât tout entier, qu'il oubliât sa personnalité, son geste, sa voix, ses mains dont il se dit si embarrassé, ce public dont la pensée le trouble, pour ne songer qu'à exprimer l'opinion dont il est convaincu, la vérité qu'il veut faire triompher. Son père ne doute pas que l'aspect de l'auditoire, qui l'effraye à l'avance, ne l'électrise au moment décisif, et moi, qui fais la brave en présence de mon fils, j'ai peur, je tremble et je prie pour lui.

Novembre 18...

Il a réussi, et quoique extrêmement troublé, son début a été un succès... Je suis une heureuse mère!

Mars 18...

Ma fille nous quitte de bonne heure; elle suit son mari à Mesnes où il se rend pour surveiller les plantations nouvelles et la tonte des montons. La vie d'Antoinette à Mesnes est peut-être un peu moins douce qu'à la ville, car là elle se trouve au sein d'une famille nombreuse à laquelle il faut faire des concessions multipliées. Sa belle-mère est excellente, mais elle a une sensibilité inquiète et quelque peu malade, qu'on n'apaise qu'avec des caresses, des attentions, une confiance sans limites, une affection toujours expansive. Son beau-frère est un homme d'honneur et de mérite, mais qui exige que les idées d'autrui baissent pavillon devant les siennes, exprimées souvent d'un ton tranchant et absolu; sa belle-sœur est vive et susceptible, il faut prendre garde d'irriter ses sentiments ombrageux et de ne pas la contrarier sur les matières, bien peu graves, auxquelles elle attache de l'importance. Ma fille, je l'espère, apportera au sein de sa nouvelle famille, la délicatesse, la condescendance, la cordialité, l'indulgence, les égards, sans lesquels toute réunion d'êtres humains devient insupportable et impossible, sans lesquels on perd inévitablement le plus précieux des biens: — la paix domestique. Je lui ai répété ce que ma mère me disait autrefois, ce que je voudrais graver sur toutes les corbeilles de noces: *Support mutuel!* et comme elle a la volonté de bien faire et un sincère attachement pour ses nouveaux parents, qui, de leur côté, l'aiment tendrement, j'espère que tout s'arrangera pour le mieux. Elle luttera, elle souffrira peut-être quelquefois: condition inévitable de la vie, et que je ne voudrais pas lui épar-

gner, puisque c'est dans ces luttes intérieures, dans ces souffrances silencieuses, dans ces triomphes ignorés que l'âme grandit et se fortifie.

Juin 18...

Les lettres des professeurs de Léonce sont bien peu satisfaisantes, et je vois que mon mari ne ressent que trop profondément les inquiétudes causées par ce malheureux enfant. Je comprends maintenant, par une funeste expérience, ce mot d'une femme, durement éprouvée aussi par ses enfants, et à qui l'on disait qu'une jeune dame, accablée par les soins d'une famille en bas âge, répétait souvent : « L'éducation des enfants, mais c'est vingt ans de supplice! — Elle se trompe, répondit-elle : c'est à vingt ans que le supplice commence! » Mot cruel à force de vérité!

Juillet 18...

Ce que je redoutais sans oser le dire est arrivé : le proviseur du collège de... a écrit à mon mari que la mauvaise conduite, les exemples d'indiscipline donnés par Léonce, ne permettent pas de le conserver sur les bancs jusqu'à la fin de l'année scolaire; on nous le renvoie, il revient, mon malheureux enfant, honteusement chassé! Mon mari a pâli en lisant cette lettre et il s'est promené en silence; enfin, venant vers moi, il m'a dit : ne lui faisons pas trop de reproches, ne l'exaspérons pas par une sévérité justifiée sans doute, mais maladroite. Peut-être son père et sa mère seront-ils plus heureux que ses professeurs. L'affection a une autorité irrésistible sur le cœur, et j'espère encore que Léonce saura la comprendre. Tu parleras à Robert, ma bonne amie, tu lui diras de ne pas faire de reproches à son frère, qu'il se joigne à nous pour lui faire un accueil sérieux, mais bon.

Juillet 18...

Il est revenu, et la réception qu'on lui a faite, quoique mêlée de beaucoup de tristesse, a paru le toucher. Il ne s'excuse pas, il avoue ses torts, mais il les rejette sur la fougue de son caractère, et comme aux jours de son enfance, les belles promesses ne font pas défaut. Hélas! je n'y crois plus, et j'attends de Dieu seul la guérison de cet esprit égaré. Mon mari s'occupe de lui avec une bonté admirable; il lui fait achever son cours de philosophie, et il se propose de lui donner les premières notions du droit. Toutes ses pensées sont consacrées à cet enfant qui lui a déjà causé tant de peines; il veut être le médecin de son âme.

Septembre 18...

J'espère, oui, j'espère que la bonté paternelle exercera sur le cœur de Léonce son irrésistible ascendant. La conversion du Prodigue, commencée au milieu de ses misères, n'a-t-elle pas dû être complète, irrévocable, lorsqu'il a senti les larmes de son père couler sur son cou, lorsqu'il s'est senti relevé de sa déchéance sous les embrassements de celui qui lui avait donné la vie? Léonce paraît aimer son père avec passion, il l'écoute docilement, il étudie pour lui plaire; quelques années ainsi passées lui feraient le plus grand bien; mais ces années, nous seront-elles accordées? Mon Dieu! vous connaissez les craintes qui sont au fond de mon âme : oh! détournez ce calice!

Octobre 18...

Je ne puis pas me le dissimuler : la santé de Julien est bien ébranlée; il ne travaille plus, il a cédé son cabinet à Robert, et il consacre à Léonce les quelques instants de la journée où ses souffrances, un peu calmées, lui permettent l'étude et l'application. Souvent je le vois prier... la même pensée nous occupe et retombe sur nos cœurs... Dieu demande-t-il donc de moi cet amer sacrifice?

Octobre 18...

Le médecin a parlé; il n'y a plus d'espoir... je ne puis pas en répondre. Quoi! je ne le verrai plus! il me quitterait!... il m'a parlé lui-même; il veut que je me résigne, que j'offre cette souffrance à Dieu, que je vive pour nos enfants! Il a parlé aussi à Léonce, malheureux enfant qui perd tout en perdant un tel père!

Novembre 18...

C'est fini! il est mort de la mort des justes, en me donnant rendez-vous au ciel... Je ne le verrai plus... je ne ne puis rien faire, ni écrire, ni prier... Dieu voit nos cœurs : il n'y a pas de révolte, mais un abîme de douleur...

Avril 18...

Six mois se sont écoulés comme un songe funèbre depuis que j'ai perdu le lien le plus puissant qui m'attachait à la terre... J'ai vu ses souffrances, sa pénible agonie, j'ai reçu son dernier soupir, j'ai recueilli ses dernières paroles, sublimes de tendresse et de foi; j'ai entendu partir le cercueil de ma maison vide et veuve; je porte les crêpes noirs que j'avais toujours redoutés, j'ai dû consoler mes enfants, les soutenir quand j'étais défaillante moi-même, et je vis, et je puis dire à Dieu : Que votre volonté soit faite, Seigneur! Rien ne me console que ces pensées qui élèvent l'âme au-dessus d'elle-même, cette image d'une réunion éternelle dans la maison du Père Céleste, là où il n'y aura plus ni cris, ni pleurs, ni affliction, parce que le premier état sera payé. O bienheureuses demeures, ô vision de paix, où nous serons tous réunis, avec quelle ardeur mon âme aspire vers vous! Suis-je encore nécessaire ici-bas?

Avril 18...

Léonce nous quitte; son père regretté désirait qu'il embrassât la profession d'avoué et il avait prié un de ses anciens condisciples, habitant Paris et exerçant le même état, de l'admettre dans sa maison et dans son étude. Ce projet va recevoir son exécution, et nous partons pour Paris, accompagnés d'Albert et d'Henriette qui vont voir une dernière fois leur fils Georges, prêt à partir pour les missions de l'Inde.

Le départ de Léonce me pèse et m'inquiète, ses promesses, les gages de bonne conduite qu'il nous a donnés, ne suffisent pas à me rassurer. Je cède aux désirs de mon Julien, à l'avis de tous nos parents, de tous nos amis, mais je pense que parfois, le cœur d'une mère a des instincts qui ne trompent pas. L'oiseau inquiet pour sa couvée, pressent le vautour encore caché dans la nue, et moi je devine le péril qui menace l'âme de mon enfant et que Dieu seul peut conjurer.

Paris, avril 18...

Nous sommes tous bien tristes, et le bruit, l'animation de Paris ne sont pas un remède à la souffrance qui pèse sur nos cœurs. L'éloignement prochain de Léonce me brise et ajoute des flots d'amertume à une coupe déjà pleine; mon frère et ma sœur ressentent mille angoisses en songeant au départ de leur pauvre enfant. Henriette elle-même, en dépit de sa foi si profonde, si ardente, est accablée; elle me disait hier : — Ce qui arrive, je l'ai désiré, vivement désiré; mille fois, dans mes prières, j'ai offert mon fils à Dieu, je l'ai supplié de choisir un des miens, de le mettre au nombre de ceux qui vont porter la bonne nouvelle aux extrémités du monde; j'ai souhaité de toute l'ardeur de mon âme qu'un de mes enfants eût le Seigneur pour unique héritage, et maintenant, au pied de l'autel, voilà que je tremble et que je recule! Je suis exaucée, et j'hésite! Dieu a accepté mon offrande, et je voudrais la reprendre!

Elle pleurait; je ne savais que lui dire pour la consoler. — Que d'affreux détails, reprit-elle, se peignent à ma pensée! L'aurole de gloire qui environne le missionnaire, le martyr, ici-bas et dans les cieux, a disparu : je ne vois plus que Georges, mon petit Georges, errant au milieu de ces nations barbares, endurant la faim, la soif, ou, terrible possibilité! livré aux bourreaux, succombant sous la cangue, jeté aux flammes, périssant sous la hache! Les noms des martyrs de nos jours, Perboyre, Clet, Borie (1), reviennent à ma mémoire; mais ce n'est plus pour les admirer, c'est pour plaindre leurs mères! voilà où j'en suis...

Je pleurais aussi. — Voudriez-vous, lui dis-je enfin, que Georges abandonnât sa vocation?

Elle baissa la tête : — Hélas! dit-elle, sais-je ce que je veux? Et élevant ses yeux noyés de larmes vers le ciel : — Décidez, ô mon Dieu! s'écria-t-elle, vous aimez mon enfant, et vous savez mieux que moi ce qui lui convient. Que votre volonté soit faite!

Je courbai la tête en répétant ces mêmes paroles. Albert entra, elle sortit avec lui pour aller au-devant d'Adolphe qui quitte sa garnison pour venir embrasser son frère une dernière fois.

Elle a raison : c'est une vocation grande et terrible que celle du missionnaire, de l'apôtre, qui s'en va, dans les contrées lointaines, mourir pour le nom et la gloire de son Dieu. Enfant de notre France, il la quitte pour toujours; sa patrie à lui, ce sont les montagnes rocheuses, les forêts du Texas, l'insalubre Guinée, les îles sauvages de l'Océanie, les plaines brûlantes de l'Inde, les côtes inhospitalières du Japon, la Chine ou le Tong-King, si barbares aux chrétiens. Il quitte sa famille, père, mère, sœurs, frères, et sa seconde famille d'adoption, ses frères dans l'apostolat; il ne reverra plus ceux qu'il a aimés. Désormais il vivra seul. Ses supérieurs l'envoient dans une de ces missions périlleuses, soit au milieu des sauvages qui ignorent l'Évangile, soit parmi les civilisés de l'Asie, qui le haïssent. Quelques chrétiens cachés, répandus sur un vaste territoire, voilà son troupeau. Sans repos, sans demeure fixe, il passe sa vie à courir par les

forêts et les plaines pour visiter ces rares fidèles, leur rompre le pain de la parole, leur distribuer les sacrements et tâcher d'amener quelques nouvelles brebis au bercail. Le climat le dévore, les bêtes féroces le poursuivent, les hommes, plus cruels, le traquent; l'isolement l'accable; il n'a pas un ami, pas un secours, pas un plaisir intellectuel; sa vie se passe ainsi, jusqu'au jour où il meurt de maladie dans quelque hutte au fond des bois, ou sur la place publique, versant son sang dans les tortures pour la défense des lois du *Maître du ciel*, comme disent les Chinois. Quel tableau effrayant pour la nature! Et pourtant, il est des milliers d'hommes épris de ces sacrifices. A Paris et à Rome, de nombreux séminaires forment les apôtres des nations et les martyrs de Jésus-Christ, tant est grand l'amour de Dieu dans les nobles âmes, tant sont puissantes sur les cœurs chrétiens ces paroles de l'Évangile : *Allez et évangélisez toute créature! Le noble amour en Jésus porte à faire de grandes choses, et il excite à désirer toujours ce qu'il y a de plus parfait. L'amour veut toujours s'élever, et n'être jamais retenu par les choses d'ici-bas* (1).

Ces idées, si puissantes qu'elles soient, pourront-elles consoler une mère?

Paris.

Oui, grâce au ciel, elles ont consolé. Puissance de la foi, merveilles de l'espérance, attraits de l'amour, jamais vous ne m'êtes apparus sous une forme plus divine qu'aujourd'hui, dans cette humble chapelle des missions étrangères, au milieu de cette assemblée ignorée du monde et contemplée, admirée par les anges! Six missionnaires allaient partir : deux pour l'Amérique, un pour l'Australie, le quatrième était envoyé à Madagascar, le cinquième avait pour but la Gorée, et le sixième, notre bien-aimé Georges, a le plus beau lot : il se dirige vers le Tong-King (2), où sévit une persécution cruelle. Les parents de ces jeunes prêtres, leurs maîtres, leurs condisciples, ceux qui les pleurent, ceux qui les envoient, ceux qui les envient, assistaient seuls à cette cérémonie. On célébra le salut, après lequel la communauté récita les prières du soir, si simples et si belles; puis le supérieur adressa quelques paroles aux jeunes gens qui allaient partir : il ne leur cacha aucune des fatigues, aucun des ennuis, aucun des labeurs dont allait se composer leur sacrifice, mais il leur montra aussi la double couronne : les âmes rachetées et le ciel conquis. Personne ne l'écouta sans verser de larmes, et quand le dernier son de sa voix se fut éteint, la scène des adieux commença. Les six élus se placèrent debout sur les marches de l'autel : tous rayonnaient d'allégresse, mais Georges se distinguait surtout par le calme et le bonheur répandu sur son noble visage. C'était un bel holocauste à présenter au Seigneur. Le chœur chantait les paroles d'Isaïe : *Oh! qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui évangélisent la paix!* et tous les assistants allèrent baiser à genoux les pieds qui vont porter aux extrémités de la terre le nom et l'Évangile du Seigneur.

Les jeunes lévites, les prêtres, les vieillards, blan-

(1) M. Perboyre, de la Société de Saint Vincent-de-Paul et des Lazaristes, a été martyrisé en Chine, en 1840; M. Clet, son confrère, était mort dans les tourments pour la foi en 1820; M. Borie a été martyrisé au Tong-King, en 1833.

(2) IMITATION.

(2) Minh-Menh, roi des Anamites ou des Tong-Kin, a exercé pendant plus de seize ans, la plus cruelle persécution sur ses sujets catholiques et sur les missionnaires européens.

chis dans le sacerdoce, allèrent d'abord et s'humilièrent avec joie devant leurs heureux confrères. Les parents s'approchèrent à leur tour : Adolphe, Léonce lui-même, entraîné par l'exemple, se mirent à genoux pour accomplir la sainte cérémonie. Albert vint le dernier ; il chancelait, et lorsqu'il s'approcha de son fils, qui étendait les bras pour l'empêcher de s'agenouiller, ils pâlirent tous deux. Mon frère étouffa ses sanglots sur les pieds de son enfant, et en se relevant il l'étreignit une dernière fois sur sa poitrine, en lui disant avec une force chrétienne : — Pars ! je t'approuve, et te bénis !

Nous sortîmes, affligés encore, mais relevés, fortifiés, car, dans cette scène de charité et d'espérance, le ciel venait de s'ouvrir devant nous. La terre avait disparu, et nous nous élevions vers Dieu sur les ailes de l'enthousiasme et de la foi. — Je lui dis adieu, mais pour un temps si court ! me dit Henriette, triste, mais d'une tristesse sereine. Je les plains ! et cependant ils sont plus heureux que moi !...

Georges est parti ce matin pour Brest ; Adolphe pour sa garnison, qu'il quittera bientôt, car son régiment va être dirigé sur l'Afrique. Nous repartons aussi ; je suis un peu plus tranquille. M. et madame Hélyot, à qui je confie Léonce, sont les gens les plus recommandables, et me promettent une vigilance extrême, des soins constants, ce qu'ils feraient, enfin, pour leur propre fils. Je le laisse à leur bonté, et, avant tout, à la bonté du ciel. Je ne puis plus rien maintenant que prier pour lui, et, Dieu le sait, toutes les larmes que je verse sont autant de prières, de supplications pour cet enfant !

Août 18...

Le temps s'écoule, pesant, triste, dans le veuvage du cœur et les peines de l'esprit. Cependant, mes enfants sont parfaits pour moi. Antoinette est heureuse et me réjouit de son bonheur et de sa prochaine maternité ; Robert, dont la conduite est exemplaire, me comble de soins et d'attentions. Mais Léonce ! Pendant les premiers mois de notre séparation, ses lettres m'ont tranquillisée : elles peignaient l'amour du travail, la volonté de bien faire ; je savais par M. Hélyot, que son temps était convenablement employé, qu'il n'avait pas d'amitiés mauvaises, et qu'on lui trouvait de l'intelligence et de la facilité, mais depuis quelque temps, ses lettres plus rares, sont aussi moins rassurantes ; elles sont à la fois sèches, légères, moqueuses ; la tendresse de l'enfant, les projets sérieux du jeune homme n'en remplissent plus les pages, et je sens, en lisant ces quelques lignes qui semblent griffonnées à la hâte et où le cœur ne se déverse plus, que j'ai tout à redouter.

Septembre 18...

Il est arrivé et je vois de plus en plus combien mes pressentiments étaient fondés. Le mal ne s'est pas encore produit au dehors, il n'a pas fait de ravages sensibles ; mais les mauvaises doctrines ont pénétré dans le sanctuaire intérieur ! Il doute ! Les mauvais livres ont porté leurs fruits et sont venus ébranler les saintes croyances qui pouvaient défendre l'âme de mon enfant contre les tentations de la jeunesse et le péril des vains plaisirs. Il doute ! il erre de doctrine en doctrine, Dieu est tantôt pour lui le Dieu des bonnes gens, qui permet tout, qui souffre tout ; tantôt Dieu,

c'est la nature entière, l'arbre, le rocher, le nuage ; le monde est la même substance que Dieu, confondant ainsi l'œuvre avec l'ouvrier, et perdant de vue dans ce tourbillon, la lumière qui devait le conduire, les principes qui devaient le sauver. Il regarde, avec une dédaigneuse bonhomie, le christianisme qu'il appelle la philosophie du peuple, et il croit avoir atteint, lui et ses maîtres, le dernier affranchissement, le dernier progrès de la pensée. O pauvre enfant égaré ! Il parle souvent de ce qu'il a appris à Paris ; je lui réponds avec les simples arguments de la foi ; Robert lui oppose une dialectique serrée, et, raisonnement muet, mais concluant, l'exemple de sa vie pure et sévère, dirigée par des principes solides et inébranlables ; Léon, mon frère, lui parle avec cette onction qu'il trouve dans la foi et dans la douceur de son caractère, et tous nous échouons contre l'orgueil qu'il a puisé dans les doctrines nouvelles. Que faudra-t-il donc, ô mon Dieu ! pour vous rendre ce cœur que vous avez créé pour vous et que l'esprit du siècle emporte si loin de ses véritables destinées ? Je ne puis rien que prier pour lui, et comme votre servante Monique, la patronne des mères, je ne parlerai plus de Dieu à mon fils, mais je vous parlerai beaucoup, ô mon Dieu ! de mon fils !

Décembre 18...

Je n'ai plus le courage d'écrire. Je sais que mon fils, qui est retourné à Paris, ne se conduit pas bien ; M. Hélyot m'a avertie. J'ai écrit à Léonce, il m'a répondu quelques mots bien froids... la philosophie l'a conduit aux égarements de la jeunesse... cela devait être... Je suis navrée et sans force... (1)

Octobre 18...

Depuis longtemps je n'ai pas ouvert ce cahier, confident des peines et des plaisirs de ma vie ; je n'avais rien à inscrire que des chagrins toujours uniformes... Depuis que Léonce est à Paris, la désolation a pesé sur moi. Sa majorité l'a mis en possession et de sa liberté et de l'héritage de son père, et il s'est plongé plus avant dans les plaisirs, dont le funeste attrait l'a perdu. Perdu ! mon Dieu ! ne ratifiez pas cette parole ! Nous l'avons en vain rappelé auprès de nous ; en vain, mon frère et mon fils aîné ont fait le voyage de Paris pour l'engager à revenir dans sa ville natale, tout est demeuré inutile. J'aurais voulu y aller moi-même, mais ma famille entière m'a détournée de ce projet alléguant ma dignité de mère. Ah ! il s'agit bien de ma dignité, quand l'âme de mon fils est en péril, quand il souffre, quand il se perd ! J'irai et je le ramènerai !

Octobre 18...

Nouvelle déception ! J'étais décidée à aller à Paris, à ramener avec moi mon pauvre fils, quand ce matin un garçon de caisse m'a présenté une traite de 800 francs, tirée sur moi, par Léonce. J'hésitais à payer, mais une lettre, arrivée par la poste au même instant, me décida. Elle était de ce malheureux enfant. Il m'écrivait que, partant pour les bords du Rhin, il avait pris la liberté de faire traite sur moi afin de

(1) Il se trouve ici, dans le Journal d'Isabelle, une lacune de deux années.

fournir aux frais de son voyage, remettant à plus tard les remboursements. Je cachai ma violente émotion, et je payai. Personne n'a rien su de cet incident qui me navre.

Ce soir, Henriette est venue me voir : J'ai reçu des lettres de mes enfants, me dit-elle avec une satisfaction douce qui perçait sous la mélancolie qui lui est habituelle. Adolphe s'est distingué en Afrique ; il est décoré et cité à l'ordre du jour de l'armée, et il m'envoie son premier ruban rouge.

Je la félicitai vivement : elle tira de sa poche une autre lettre, chargée de cachets et de timbres : — Celle-ci est de Georges ! de mon saint enfant ! dit-elle en la baisant. Voyez, chère Isabelle.

Je lus : Il faisait le récit de ses occupations, de ses voyages, de ses succès apostoliques, et il ajoutait :

« Voilà, chers parents, l'histoire de nos plaisirs, » vous voyez qu'ils sont tous extérieurs. Mais pour les » sentiments retirés au fond de l'âme, dans le sanc- » tuaire de la conscience, cette pleine paix de l'intel- » ligence rassasiée de la vérité infinie, dont la foi la » met en possession ; cette espérance divine où tous » les plaisirs de la terre viennent s'éteindre, et qui » s'élance sans fin dans les profondeurs de l'éternité ; » ce délectable amour dont l'âme s'abreuve à longs » traits ; cette jouissance intime de la Divinité con- » versant avec la créature comme un ami avec ses » amis, se livrant à elle pour être son bien, sa joie, » son aliment incompréhensible ; en un mot, ce » bonheur du juste sur la terre, je ne vous en parle » pas, vous le connaissez mieux que moi. Tiède et » languissant dans la vertu comme je le suis, com- » ment pourrais-je en sentir toutes les douceurs ? » c'est pourquoi tous mes plaisirs, dont je crains de » vous parler, sont entremêlés de bien des croix, de » bien des peines ; ne les regardez que comme un » peu de miel que Dieu met sur les bords du calice... » Au surplus, le parfait bonheur n'est pas un fruit de » cette terre ; il faut aller le cueillir dans les contrées » du monde éternel. Du fond de cette vallée de lar- » mes, élevons nos regards vers les collines de la » terre des vivants ; attendons avec patience que la » nuit d'ici-bas s'écoule ! Quand le soleil de la gloire » du Seigneur se lèvera sur nous, alors, mais seule- » ment alors, nous serons pleinement rassasiés (1) ! »

Heureuse mère ! bénie en ses deux fils ! Mais moi aussi, ne suis-je pas heureuse par deux de mes enfants ? Antoinette est bonne et charmante ; il est impossible de trouver un fils plus dévoué, plus respectueux que Robert, et pourtant, ils ne peuvent cicatriser les blessures que me fait mon pauvre Léonce... Ah ! c'est qu'en me blessant, il s'est blessé lui-même, et que je souffre bien plus de son mal que du mien !

Janvier 18...

Robert se marie, il épouse Anaïs N... qu'il aime depuis longtemps et qui est digne de lui. Je cède ma maison au jeune ménage, et je me retire dans un petit ermitage où je vais prier, — et attendre que mon enfant revienne à moi.

(1) Cette belle lettre ne nous appartient pas ; elle a été écrite par un évêque missionnaire.

Avril 18...

— Pas de lettres de Léonce ; il a fait une apparition à Paris, maintenant il est en Angleterre... et M. Hélyot, qui aurait pu le conseiller, est mort.

Juin 18...

Ce matin, mon fils Robert est venu me voir ; il semblait sérieux, et après quelques préliminaires, il m'a dit : — « Chère mère, je viens de recevoir une lettre de Paris. — De ton frère ? — Non, mais de son propriétaire, je n'ai rien voulu faire sans te consulter. » Je pris la lettre, je la parcourus d'un regard.

MONSIEUR,

« Je viens d'apprendre que M. Léonce Varley ap- » partient à une famille honorable, qui ne refusera » pas, sans doute, de venir à son secours et de faire » honneur à ses engagements. Ce que ce jeune homme, » malade en ce moment, me doit, et à divers, forme » une somme considérable ; si vous pouvez, monsieur, » venir à son aide et acquitter ses dettes, vous ferez » tout à la fois un acte d'humanité et de justice.

» J'ai l'honneur d'être, monsieur,

» Votre dévoué serviteur.

» A. LEGRAND. »

L'adresse était au bas de la lettre. « Qu'as-tu décidé ? m'écriai-je. — De partir, de payer et de le ramener, » répondit simplement mon fils.

A ces mots, je lui sautai au cou, et je versai, en le tenant embrassé, des torrents de larmes. — « Jamais je ne l'avais autant aimé. Je veux partir aussi, lui dis-je. »

Il m'approuva ; nous partons.

Juin 18...

Je l'ai vu, mais dans quel état ! Malade, brisé, sans forces, vieilli, languissant dans une mansarde brûlante, privé de soins et trop fier pour nous appeler à son aide ! Quand nous sommes entrés, il dormait, le visage tourné contre le mur, enveloppé dans son drap comme dans un suaire... j'ai eu le frisson... il s'est réveillé en se plaignant d'une voix douloureuse, je n'ai pu me maîtriser, j'ai couru vers lui, je l'ai pris dans mes bras ; il m'a reconnu, et il m'a appelée : — Maman ! avec le même accent qu'il avait dans ses maladies d'enfant... — « Oh ! ne me quittez plus ! dit-il enfin. — Jamais ! ton frère et moi nous venons te chercher... »

Il tourna la tête ; Robert l'embrassa tendrement ; mon bon Léonce ne pouvait plus parler. Je me suis installée auprès de lui, mais Robert est aussitôt allé louer, dans la même maison, un appartement complet ; au bout de trois heures, on a pu y transporter le malade ; un excellent médecin a été appelé... Nous le soignerons, nous le sauverons...

AOÛT 18...

Six semaines se sont écoulées, et je suis encore à Paris. Une fièvre du plus mauvais caractère a retenu

Léonce, et ce n'est que, depuis deux jours, que le médecin l'a déclaré, pour le moment, hors de danger. Mais il ne m'a pas caché la vérité : il croit la santé de mon fils gravement compromise, et il n'ose lui promettre que quelques mois de vie. J'ai écouté la sentence et j'adore la volonté de Dieu. Oui, j'accepte cette affreuse douleur, je consens à être privée de cet enfant, les délices de mes yeux et de mon cœur, mais je vous demande son âme, son salut, en échange de sa vie. Mon Dieu! mon Père! vous savez au fond de mon cœur déchiré, éclairez Léonce! Il vous a demandé la vie, accordez-lui les jours éternels!

AOÛT 18...

Nous retournons en province, à petites journées. Antoinette et son mari, Henriette et Albert sont venus nous chercher. Tout le monde comble Léonce de preuves d'amitié. Il y est bien sensible, mais son extrême faiblesse l'empêche de parler. Ses yeux seuls disent combien il est touché de nos soins et de notre amour.

Septembre 18...

Nous voici chez nous : Léonce est installé dans la chambre préparée pour lui. En y entrant, il m'a dit à voix basse : « Ah! maman, qu'il y a longtemps que vous m'attendiez!... » Il paraît mieux... qui sait quelle heureuse influence pourrait avoir l'air natal?

Septembre 18...

Il va réellement mieux ; il jouit de ce beau soleil de septembre, il fait des projets, il lit un peu ; sa marche a plus de vigueur, ses yeux plus d'animation... Il me dit hier : — Maman, je ne me marierai pas, je vivrai avec toi, je ne quitterai plus notre clocher, tu seras contente de moi... oui, sous tous les rapports... j'ai une grande dette à payer envers toi, mais va, je suis en fonds d'affection pour m'acquitter!

Parlerait-il ainsi s'il n'avait pas en lui-même le sentiment de la vie?...

Octobre 18...

Hélas! les premières pluies, les vents froids du nord ont détruit nos espérances : la fièvre s'est ressaisie de Léonce et le cloue au lit, sa toux est devenue plus aiguë, les nuits sont mauvaises, et mon frère Léon et un autre médecin confirment, par quelques paroles sinistres, l'arrêt de leur confrère de Paris. — Avec lui, j'avais un moment repris à la vie et à l'espoir, mais la vérité, la vérité inexorable m'apparaît... encore ce sacrifice! encore ce déchirement! Je l'avais retrouvé et je le perds ! Il était revenu au foyer, aimable, confiant comme aux jours de son enfance; il rêvait de longues années passées avec sa mère, il voulait me payer au centuple un arriéré de tendresse ; mes

peines étaient oubliées, mes larmes essuyées, je n'étais qu'à moitié veuve avec cet enfant reconquis, mais la mort a sur lui des droits plus puissants que les miens, et elle les réclame! La mort! ô mon Dieu, elle n'est que votre instrument, et j'ose l'espérer, du fond de ma misère, l'instrument de vos miséricordes; vous m'enlevez mon fils, mais c'est pour le sauver : le fils de tant de larmes ne périra pas à jamais!

Octobre 18...

De plus en plus mal ; mon frère ne le quitte plus.

Octobre 18...

Ce matin, il m'a appelée, et, prenant ma main qu'il pressa dans ses pauvres mains sèches et brûlantes : — Maman, dit-il, tu m'as beaucoup aimé et tu as beaucoup prié Dieu pour moi; eh bien! le bon Dieu t'a exaucée et je ne veux pas mourir sans m'être réconcilié avec lui. J'ai commis de grandes fautes, j'ai cédé lâchement au mauvais exemple, au respect humain, j'ai péché par faiblesse et par entraînement; mais jamais, au milieu de mes désordres, je n'ai pu effacer de ma pensée ni Dieu, ni ma mère. Je l'offensais, je te faisais de la peine, et pourtant j'espérais qu'un jour je reviendrais à vous... Ce jour est venu... maman, envoie chercher un prêtre!

O jour de grâce! bonheur suprême au milieu d'une suprême douleur! Dieu n'a pas repoussé ma prière; qu'il soit béni à jamais! Léonce s'est entretenu longtemps avec le prêtre que je lui ai amené; ce soir, il achèvera sa confession; demain il recevra les derniers sacrements. Il paraît heureux et satisfait; il m'a fait venir plusieurs fois pour me demander pardon, et toujours ses paroles étaient entremêlées d'exclamations sur la bonté de Dieu!

Octobre 18...

Nous ne parlons plus que du ciel, de cette ineffable félicité dont il a reçu le gage. La terre que va quitter mon cher fils n'est plus rien, et, après lui, je n'y tiendrai plus que par la vie. Son père, sa sœur l'appellent; mon enfant, puissé-je te suivre bientôt!

Novembre 18...

Il repose... pour toujours. Son âme, purifiée par le repentir, repose, j'en ai la confiance, dans le sein de Dieu; ses restes mortels attendent la résurrection, à côté du corps de sa sœur jumelle, morte au berceau. Maintenant, il me semble que mon œuvre terrestre est accomplie; deux de mes enfants sont au ciel avec leur bien-aimé père, les deux autres sont heureux ici-bas; personne n'a plus besoin de moi : Seigneur, laissez aller en paix votre servante! et si vous prolongez mes jours, que du moins ils ne soient employés qu'à vous aimer et à vous servir!

EVELINE RIBBECOURT.

LA FONTAINE DE SAINT-JULIEN

LÉGENDE.

Le soleil de la Saint-Martin, doucement voilé par de légers nuages d'un beau gris de perle, dardait dans ma chambre ses premiers rayons, comme pour m'engager à profiter de la douceur vivifiante qu'il répandait dans l'atmosphère, lorsque le baron de Péralte, bon et aimable vieillard qui était venu passer quelques jours auprès de nous, me proposa une petite promenade matinale. J'acceptai cette offre avec d'autant plus d'empressement qu'outre le désir de lui être agréable, je savais qu'il y a toujours à gagner dans sa conversation; nous nous mimmes donc en route, bras dessus bras dessous, comme de vieux amis.

Il était huit heures à peine et les campagnards des environs du Mans, les uns conduisant leurs charrettes, les autres chargés de volailles ou portant des paniers plats, remplis de beurre et de fromages, affluaient de toutes parts vers les principales places.

« C'est donc aujourd'hui jour de marché? me demanda le baron.

— Oui, et c'est ce qui nous vaut le spectacle de tant de mouvement dans ces rues ordinairement si paisibles; tous les vendredis les gens de la campagne viennent échanger leurs denrées contre l'argent des habitants de la ville; le blé se vend sur la place des Halles; la volaille et le gibier sur celle du gué de Maulny. Les bœufs s'acheminent lentement vers la place des Jacobins, et l'animal qui se nourrit de glands et de bien d'autres aliments encore est réuni en grand troupeau près de la Butte du mont Barbet. »

Pendant que nous causions de la sorte, une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans s'approcha pour nous demander l'aumône, et, comme nous ne la remarquâmes pas d'abord, elle nous poursuivit quelque temps de ses sollicitations.

« Quoi! c'est vous, Césarine? » lui dis-je en reconnaissant enfin la jeune mendiante, tandis que le baron tirait de sa bourse quelques pièces de monnaie. « Pourquoi avez-vous quitté la place que je vous avais procurée? N'avez-vous pas honte de mendier ainsi, quand vous êtes assez grande et assez forte pour gagner votre vie et aider votre mère? »

— Hélas! mon Dieu! me répondit-elle avec l'accent lent et trainard des habitants de cette contrée, il y avait trop de besogne pour moi chez madame Théraud, il fallait coudre du matin au soir sans prendre l'air un seul instant, cela me faisait mal aux yeux, je suis retournée à la maison; c'était la saison des pois, j'allais en écosser tous les jours (1), puis j'ai fait quelques tournées dans la campagne et j'en ai toujours rapporté mon bissac plein de morceaux de pain, de fruits et de fromage; maintenant voici l'hiver, je ne pourrais que filer la taroube (2) avec ma mère, et l'on

gagne si peu à ce métier, si peu que cela n'en vaut guère la peine.

— Mon enfant, lui dis-je, mieux vaut ce peu gagné par le travail qu'une plus forte somme arrachée à force d'importunités; vous êtes d'ailleurs à même de faire autre chose que de filer la taroube.

— Si madame pouvait me trouver de l'occupation, on travaillerait, me dit-elle d'un air humble et soumis, mais aujourd'hui on n'a pas de pain.

— Eh bien! voilà pour acheter du pain, et tenez mieux vos promesses à l'avenir, si vous voulez que je m'intéresse à vous.

— Cette jeune fille m'a bien l'air de demander de l'ouvrage avec la crainte d'en obtenir, me dit le baron, quand Césarine se fut éloignée; la classe indigente s'est peu améliorée ici depuis trente ans; c'est la même humilité apparente, la même paresse, la même malpropreté qui, jointe à la mauvaie nourriture, engendrent les maladies scrofuleuses.

— Raison de plus, répliquai-je, pour redoubler d'efforts afin de moraliser ces pauvres gens, et de leur inspirer, avec les sentiments religieux qui sont les plus solides fondements de toutes les vertus, l'amour de l'ordre et du travail, d'où doivent découler pour eux de si grands avantages.

— Je ne puis qu'approuver des paroles si sages, dit le baron en souriant avec malice, ce qui fait chaque fois que je lui parle de choses graves. »

Comme il achevait ces mots nous arrivions sur la place de l'Eperon, ainsi nommée de la forme triangulaire du bastion construit en cet endroit en 1594 par les ordres d'Henri IV (1). Le bastion fut démoli un siècle plus tard et les terres servirent à combler les fossés, sur l'emplacement desquels s'élevèrent des maisons. Nous trouvâmes la place encombrée de vendeurs, d'acheteurs, de paysans et de paysannes, ces dernières assez proprement vêtues d'une jupe de calmande et d'un casaquin de couleur, coiffées la plupart d'un bonnet de mousseline.

Tout à coup des cris déchirants se firent entendre?

« Mon Dieu! qu'est-il donc arrivé? » m'écriai-je.

Nous nous approchâmes d'un groupe nombreux qui se formait autour d'une charrette, fortement chargée.

« De l'eau! de l'eau! » criait une voix émue.

Je vis alors la jeune mendiante qui nous avait accostés quelques minutes auparavant se précipiter, avec une agilité dont je ne l'aurais pas crue capable, vers un enfoncement de la place et en revenant un instant après, portant une cruche.

« Hélas! mon Dieu! que les charretiers ont grand tort d'abandonner ainsi leurs chevaux, » me dit une

(1) Pour les fabriques de conserves alimentaires.

(2) Espèce d'étoffe; le fil très-grossier qu'on en tire sert à faire des toiles d'emballage.

(1) Cette fortification qui partait de la tour de la vieille porte et allait se rattacher à la tour vineuse était destinée à protéger le quartier de la rue d'Orée (par corruption Dorée) par lequel Henri IV avait battu la ville en brèche.

vieille femme qui, placée devant moi et perchée sur un grand panier, était mieux à portée de voir et d'entendre; « le pauvre innocent a sans doute été tué du coup, la roue doit lui avoir passé sur le corps. »

Ces paroles m'expliquèrent l'agitation de cette multitude, ordinairement calme et paisible.

« Quel affreux malheur ! m'écriai-je, où sont donc les parents de cette pauvre petite créature ? »

— La mère est là présente, ne l'avez-vous pas reconnue aux cris qu'elle a poussés ? répondit ma voisine... Mais qu'est-ce donc ? le petit garçon n'est pas tout à fait mort, on lui jette de l'eau au visage... il remue un brin... Dieu du ciel ! le voilà qui se lève comme si de rien n'était... »

L'enfant, revenu de son évanouissement, était en effet sain et sauf entre les bras de sa mère, qui pleurait de bonheur.

« C'est un vrai miracle qu'il soit encore en vie ! dit la bonne femme. Qui sait si l'eau de Saint-Julien n'y est pas pour quelque chose ? ajouta-t-elle d'un air mystérieux. »

Et ayant aperçu un vide dans la foule, elle s'y glissa prestement pour se rapprocher plus encore du lieu de la scène.

« Si les chevaux eussent fait un pas de plus, me dit le Baron, l'enfant eût été broyé sous la roue. »

— Sans crier au miracle, je trouve que les parents de ce pauvre petit doivent à Dieu de grandes actions de grâces ; mais qu'est-ce donc que l'eau de Saint-Julien, dont cette bonne vieille vient de nous parler ?

— Sans doute celle de la fontaine de ce nom, me dit-il en me conduisant vers l'endroit où Césarine avait rempli sa cruche.

Je vis alors, dans le mur d'une maison bâtie sur le roc, un bas-relief grossièrement sculpté et peint de grosses couleurs représentant un évêque, la mitre en tête et la crosse à la main, et à ses pieds une jeune fille portant une cruche ou amphore (1). Au-dessous du bas-relief se trouve la fontaine, assez abondante, pour fournir largement aux besoins de tous ceux qui viennent y puiser.

— Goûtez cette eau, me dit le baron en tirant de sa poche une moitié de coco élégamment montée en forme de coupe, qu'il emporte souvent avec lui dans ses promenades.

Je portai à mes lèvres la coupe qu'il venait de remplir, et je trouvai l'eau de Saint-Julien fraîche et agréable.

— Vous m'avez demandé hier des légendes, reprit-il en souriant, je vais vous raconter celle de cette source.

Reportons-nous par la pensée aux premiers siècles de l'ère chrétienne (2). A cette époque, les Cénomans, que l'on regarde comme les plus anciens habitants du Maine et dont le territoire était à peu près le même

que celui du département actuel de la Sarthe, étaient déjà soumis à la domination romaine (1), et leur ville rebâtie ou restaurée par les vainqueurs, avait pris le nom de Suindinum, d'autres disent Vindinum ; mais je crois que peu vous importe. Cette cité qui, du haut de la colline dont elle occupait le plateau, commandait à tout le pays d'alentour, et dont les épaisses murailles, flanquées de bastions, formaient un parallélogramme imparfait, était loin d'être aussi étendue que le Mans actuel ; elle comprenait seulement dans son enceinte les rues qui entourent maintenant la cathédrale. On y pénétrait par deux grandes portes sans compter deux poternes et l'on pouvait y admirer, dit-on, des temples, des palais et d'autres édifices superbes. Cependant la ville manquait d'eau ; car l'aqueduc de Fontenelles, qui vint plus tard alimenter les bains publics et dont on a retrouvé les traces, n'était point encore construit.

Or, par une chaude journée d'été, une jeune fille, vêtue d'une simple tunique de laine blanche et dont les cheveux d'or trahissaient l'origine gauloise, traversa timidement une foule nombreuse, réunie pour une fête publique, non loin d'une des principales portes de Suindinum. Elle portait sur sa tête une cruche vide et marchait d'un pas léger, les pieds nus sur la terre brûlante.

C'était une enfant frêle et délicate, malgré sa taille élevée et son teint fleuri : lorsqu'après avoir rempli à la rivière le vase qu'elle avait apporté, il lui fallut, chargée de ce fardeau, remonter vers la ville, de grosses gouttes de sueur inondèrent bientôt son visage.

— Comme il fait chaud ! dit-elle en s'arrêtant pour se reposer sous le feuillage épais d'un chêne centenaire ; jamais encore, je ne m'étais sentie si fatiguée. Et cependant, il me faudra revenir ce soir, dans une heure peut-être.

Et un profond soupir s'échappa de sa poitrine.

— N'avez-vous pas d'eau dans la cité ? dit une voix sonore, qui la fit soudain tressaillir.

La Gauloise tourna la tête et aperçut à quelques pas de distance un homme, jeune encore, dont le visage, plein de noblesse et de douceur, la rassura aussitôt ; il parlait très-purement la langue latine et portait à la main un bâton de voyage.

— Hélas ! non, lui répondit-elle, c'est bien fâcheux pour les pauvres gens du pays, et même pour les riches, puisqu'ils aient des esclaves pour aller à la rivière.

Un éclair de joie brilla dans les regards de l'étranger, comme si ces simples paroles eussent fait battre son cœur d'une soudaine espérance ; il leva les yeux vers le ciel, et portant la main droite à son front, sur sa poitrine et successivement vers l'une et l'autre de ses épaules, il sembla s'entretenir quelques instants avec un être invisible.

La jeune fille le contemplait dans une muette surprise.

— Mon enfant, lui dit-il enfin avec une ineffable expression de douceur et de bienveillance, jetez cette eau dont le poids vous fatigue, et venez avec moi.

La Gauloise fut sur le point de s'écrier qu'elle serait

(1) On voit la même image représentée sur les sceaux et contre-sceaux des évêques et du chapitre du Maine, et même sur d'anciennes monnaies de la province.

(2) Les historiens ne sont pas d'accord sur l'époque précise de la prédication de Saint-Julien dans les Gaules ; les uns la font remonter au premier siècle de l'ère chrétienne, les autres la placent au troisième, ce qui semble plus probable.

(1) La conquête romaine eut lieu environ cinquante ans avant Jésus-Christ.

battue si elle retournait au logis sans la provision d'eau nécessaire au ménage, mais le maintien du voyageur était si imposant, il y avait tant d'autorité dans l'expression de sa voix que la jeune fille, saisie d'une crainte respectueuse, obéit sans mot dire et le suivit tout émue. Il marchait silencieusement, se souvenant des difficultés qu'il avait éprouvées naguère pour pénétrer dans la capitale de ce peuple, qu'il aimait sans le connaître, car il lui était échue en partage, lorsque le pape Clément, voyant l'église romaine respirer plus à l'aise sous la domination d'un prince favorable aux chrétiens, ordonna sept évêques, et les envoya avec plusieurs autres ouvriers apostoliques pour répandre la lumière de l'Evangile dans les vastes régions de la Gaule.

Julien, c'était le nom du voyageur, était né à Rome, d'une famille patricienne; il avait étudié les belles-lettres, et il était aussi distingué par ses talents que par sa naissance. Dès qu'il eut reçu du Saint-Père la mission de convertir les Cénomans, il s'achemina, suivi de ses deux acolytes, Thuribe et Pavace, vers la partie de la Gaule confiée à son zèle; mais parvenu, après de grandes fatigues, sous les murs de Suindinum, il en trouva les portes fermées; les habitants, qui étaient en guerre avec une tribu voisine, se gardaient ainsi de toute surprise.

Julien et ses compagnons se logèrent dans une humble cabane, passant les nuits en prières, travaillant pendant le jour à gagner quelques âmes à Jésus-Christ parmi les gens de la campagne, et guettant sans cesse une occasion favorable pour proclamer la bonne nouvelle au sein même de la cité.

Le saint évêque, pensant avoir trouvé enfin cette occasion si ardemment désirée, arriva bientôt, suivi de la Gauloise, sur la place où nous sommes, qui était alors un champ inculte, et il y trouva la foule que la jeune fille avait traversée une demi-heure auparavant. Alors, élevant la voix, il se mit à annoncer le Dieu fait homme; et, avec cette foi ardente qui transporte les montagnes, il n'hésita pas à promettre un prodige pour preuve de sa mission. A cette nouvelle extraordinaire, à cette promesse non moins surprenante, la multitude s'émeut: on entoure le voyageur, on se presse pour le voir et pour l'entendre; et lui, plein de confiance dans la puissance et dans la bonté de celui qui commande aux éléments, il plante son bâton dans le sol, et, se jetant à genoux, il s'écrie:

« Seigneur, notre Dieu, qui jadis au désert avez étanché la soif de votre peuple en faisant jaillir de l'eau d'un rocher, prêtez maintenant l'oreille à notre prière: nous sommes vos serviteurs; ouvrez le trésor de votre miséricorde et ordonnez qu'une fontaine d'eau vive perce la dureté de ce sol, afin que ceux qui sont ici présents connaissent que vous êtes le vrai Dieu, qui avez envoyé dans la plénitude des siècles votre Fils dans le monde pour introduire dans la véritable terre de promesse ceux qui croient en vous (1). »

A peine a-t-il prononcé ces paroles que cette source limpide, dont vous venez de goûter l'eau pure et fraîche, coula tout à coup aux yeux du peuple émerveillé. Alors des cris de joie et d'admiration retentissent dans les airs: on interroge le thaumaturge, on le conduit

en triomphe au palais du défensor (2), situé près des remparts de la ville, dans le lieu même où se trouve aujourd'hui la cathédrale. Comme il arrivait sur le seuil, il aperçut un aveugle qui demandait l'aumône; touché de compassion, Julien s'approcha de ce pauvre homme, fit sur lui le signe de la croix et lui rendit immédiatement la vue. Ce nouveau prodige accrut encore l'enthousiasme des assistants; le défensor, averti de ce qui se passait, accourut en toute hâte au-devant de l'homme de Dieu, et l'accueillit avec les plus grands honneurs. Julien profita des bonnes dispositions du peuple pour lui expliquer en peu de mots la doctrine chrétienne et les sublimes enseignements de l'Evangile, et ce premier discours fit une telle impression sur ses auditeurs qu'un grand nombre d'entre eux, ayant à leur tête le défensor et toute sa famille, demandèrent le baptême.

« Oh ! la belle légende ! m'écriai-je en me rangeant pour faire place à un paysan fort âgé, proprement vêtu d'une veste à basques arrondies, ouverte sur la poitrine de façon à laisser voir en plein son grand gilet d'étoffe bleue, ses culottes courtes et ses guêtres de toile blanche, retenues au-dessus du genou par un ruban de laine rouge, un large chapeau, à bords rabattus, couvrait à demi ses longs cheveux d'un blanc argenté, tombant sur ses épaules.

— Voilà comment s'habillaient encore tous les paysans manœuvriers à la fin du dernier siècle et même au commencement de celui-ci, me dit le baron, et vous avouerez sans peine que ce costume était plus agréable à l'œil que la blouse bleue, le pantalon de toile ou de gros drap, et le chapeau de forme ronde qu'ils ont presque tous adopté maintenant. »

Tout en convenant de la justesse de cette observation je suivais de l'œil le bon vieillard qui, tenant son bâton noueux d'une main et un flacon vide de l'autre, descendait lentement les degrés. Lorsqu'il eut franchi le dernier, il ôta respectueusement son chapeau devant l'image de Saint-Julien, prit de l'eau dans le creux de sa main, y mouilla ses lèvres; puis, s'agenouillant péniblement devant une petite porte de bois que je n'avais pas encore aperçue, il tira de sa poche une cuillère d'étain, et s'en servit pour recueillir l'eau qui, suintant d'une fissure du roc, s'écoulait par dessous la porte. Son flacon rempli, il le boucha avec soin, et, ayant ensuite salué de nouveau l'image du saint évêque, il remonta l'escalier.

« Voulez-vous m'apprendre, mon brave homme, ce que vous comptez faire de cette eau, lui dis-je, et d'où vient que vous vous êtes donné tant de peine pour la recueillir presque goutte à goutte, tandis qu'il vous était si facile de remplir votre bouteille à la fontaine même ?

— Mon Dieu ! me répondit-il, l'eau de la grande source est excellente à boire, mais celle-ci est meilleure encore pour les yeux; je suis romu de Saint-Mars-Sous-Ballon tout exprès pour renouveler ma provision, et il était grand-temps d'arriver, ma foi !

(2) Le défensor était le principal magistrat de la cité; élu par le suffrage des habitants, ses fonctions étaient de pourvoir à la sûreté du peuple et de le protéger contre les exactions des magistrats romains. On ignore le nom propre de celui qui fut le disciple de saint Julien: il était gaulois d'origine, mais il dépendait de l'empire romain.

car il m'en restait à peine quelques gouttes et le petit gars qu'il s'agit de guérir n'y voit quasi plus.

— Et vous croyez que l'eau de Saint-Julien peut rendre la vue aux aveugles ? lui demandai-je fort étonné.

— Non pas rendre la vue aux aveugles, mais guérir le mal aux yeux, reprit-il d'un air de ferme conviction.

— Qui vous a dit cela, mon brave homme ?

— Mon grand-père qui le tenait du sien, et je le sais surtout pour l'avoir éprouvé moi-même, ajouta-t-il en s'appuyant sur son bâton et en me regardant fixement, comme s'il ne demandait pas mieux que d'être interrogé de nouveau.

Je n'avais garde d'en manquer l'occasion.

« Comment cela, lui dis-je ?

— C'est une histoire de ma jeunesse et il a bien passé de l'eau sous le pont depuis lors, ajouta-t-il avec un léger soupir ; il me faut prendre la chose d'un peu haut, quoique Bastien, mon petit-fils, m'attende avec la carriole.

Tel que vous me voyez, madame et monsieur, vieux et courbé comme je le suis, je n'en étais pas moins il y a cinquante ans, un gaillard passablement crâne ; je m'étais battu contre les Turcs, de grands diables d'escogriffes qui ne sont pas chrétiens ; c'était dans la campagne d'Égypte, le pays des Pyramides, vous n'êtes peut-être pas sans en avoir entendu parler ; un beau pays, ma foi ! si ce n'était qu'on y prend la peste à propos de rien, comme ailleurs un rhume de cerveau. Beaucoup de mes camarades moururent en quelques heures de ce mal affreux, qui vous rend noirs comme des charbonniers. Grâce au bon Dieu et à la bonne Vierge, je me tirai de ce mauvais pas, car ça m'aurait vexé tout de même de laisser mes os dans une terre de païens ; mais si je n'eus pas la peste, je n'en fus pas quitte gratis, ainsi que vous l'allez voir. Les chemins étaient si poudreux et le soleil si chaud dans ce diable de pays, que mes yeux s'enflammèrent et devinrent plus rouges que ceux d'un lapin blanc ; je voyais tout trouble autour de moi et je souffrais jour et nuit comme une âme en peine ; ce que voyant mon capitaine, il me fit conduire à l'ambulance, où l'on me mit emplâtre sur emplâtre, mais rien ne put me guérir ; et là dessus le chirurgien-major, qui était un dur-à-cuire, me campa à la porte de sa baraque en me disant :

« Nous n'avons pas de place ici pour les incurables, va te faire dorloter ailleurs. »

L'on me donna avec mon congé définitif un certificat de bonne conduite et les convois jusqu'à mon village, car j'étais incapable de faire l'étape tout seul, ayant un bandeau sur les yeux, pour les garantir de la lumière.

Une fois sur le vaisseau qui voguait vers la France, je me sentis si content à l'idée de retourner chez nous que j'en oubliai presque mon ophthalmie, comme le chirurgien appelait ce vilain mal ; il faut vous dire que j'allais revoir mon grand-père, un bon vieux que j'aimais beaucoup parce qu'il m'avait élevé, étant orphelin depuis mon enfance, et Bastienne, ma promise, que j'avais en grande amitié. La brave fille m'avait gardé sa foi depuis neuf ans que j'étais parti, quoiqu'elle n'eût pas manqué d'épouseurs, si elle s'en fût souciée, forte et vaillante comme elle était.

Je ne vous parle point de la joie que je sentis en la

retrouvant à une bonne lieue de Saint-Mars, quoique je m'en souvienne comme si c'était hier ; ce sont de ces choses que l'on comprend, mais que l'on ne peut raconter. Un garçon de l'endroit, qui m'avait vu la veille, était allé la prévenir ; sans prendre le temps d'y penser, elle avait jeté ses sabots pour courir plus vite, et ce fut appuyé sur son bras que je rentrai au village.

La première semaine passa comme un charme ; je me sentais si heureux que je ne crois pas qu'on puisse l'être beaucoup plus en paradis ; j'avais parlé à Bastienne de notre mariage et nous étions d'accord ; quant au grand-père, on eût dit que mon retour lui avait rabattu dix ans d'âge ; tout allait donc pour le mieux, si ce n'est que je n'y voyais quasi plus ; mais je n'y pensais guère, tant j'étais en joie. Pourtant un beau matin que j'allais chercher Bastienne dans la ferme, je la trouvai pleurant comme une Madeleine.

— Qu'as-tu, ma mignonne ? lui dis-je ; ton père t'a-t-il tracassée ? (Je savais le bon homme enclin à la colère, surtout quand il avait bu sa chopine.) Lorsque tu seras ma femme, celui qui te ferait de la peine trouverait à qui parler.

Elle me serra la main sans mot dire et pleura plus fort encore. Je lui fis questions sur questions. D'abord elle ne voulut pas me répondre, mais elle n'y put tenir longtemps et m'avoua toute l'affaire : le médecin avait déclaré que mes yeux ne guériraient point, et son cher père ne voulait plus entendre parler de notre mariage, disant pour ses raisons que, quelque bonne travailleuse qu'elle fût, Bastienne ne pourrait nourrir à elle seule un mari et des enfants.

Je fus atterré en entendant ces paroles, il me prit un grand mal dans l'estomac comme si une balle m'avait frappé ; puis j'entrai en colère contre maître Bastien, je dis qu'il n'avait point de cœur et cent autres choses ; il n'était pas tout à fait dans son tort cependant, nous n'étions riches ni l'un ni l'autre, sa fille ni moi, et l'amitié ne suffit pas en ménage, il faut encore des yeux et des bras pour élever sa famille ; mais je n'y pensais point alors.

Ce fut au tour de Bastienne à me consoler.

— Sois tranquille, me dit-elle, je t'ai attendu neuf ans, et j'attendrai bien encore tout le temps qu'il te faudra pour te guérir.

— Et si je deviens aveugle ! lui dis-je en y songeant pour la première fois.

— S'il plaît à Dieu tu ne seras pas aveugle et vous vous marierez avant le saint temps de carême, dit une voix qui nous fit peur au premier moment.

Bastienne se rassura la première.

— Vous nous écoutiez, donc, maître Jacques, dit-elle à mon grand-père, qui apparaissait derrière un buisson.

— Oui, mes enfants, s'il plaît à Dieu, Pierre sera bientôt guéri, je ne vous dis que ça.

— Et que faut-il que je fasse pour me guérir ?

— Rien de bien difficile, mon gars, tu te laveras les yeux soir et matin avec de l'eau de la fontaine de Saint-Julien, et tu prieras ce grand saint de te venir en aide ; j'ai déjà voulu t'en parler vingt fois depuis ton retour, mais tu ne m'as pas encore laissé le temps de te dire quatre paroles de suite ; les jeunes gens sont tous les mêmes, ils s'amuse à des bagatelles et n'écoutent guère les hommes d'âge, qui ont pour eux le bon sens et l'expérience.

Le bon homme avait raison et je dis comme lui à cette heure; mais alors j'étais un peu orgueilleux; parce que j'avais fait la guerre, je me croyais plus instruit que les anciens qui n'avaient jamais quitté le pays, et j'avais bien quelque peine à penser que de l'eau claire valût mieux que tous les remèdes des médecins, mais le vieux père nous en conta tant, et tant de gens qu'il avait connus aussi malades de leurs yeux que moi, et que l'eau de Saint-Julien avait guéris comme par miracle, que le courage me revint au cœur, et je lui dis :

— Je ferai tout ce que vous voudrez, grand-père.

Quand il nous vit tranquilles, Bastienne et moi, il alla mettre ses habits du dimanche et partit pour la ville, où il ramassa de l'eau de la source, comme je l'ai fait aujourd'hui; dès le soir je commençai le remède, et, quoique j'eusse un peu oublié le bon Dieu pendant que j'étais soldat, je fis avec Bastienne une neuvaine à saint Julien. Que vous dirai-je, madame? vous le croirez, si vous voulez, mais en moins de trois jours mes yeux redevinrent clairs et nets comme si je n'avais pas fait la campagne d'Égypte; le médecin qui avait prédit que je serais aveugle en eût le déboire, et il en fut bien capot, le pauvre diable, car il craignait qu'on ne l'en estimât moins dans le pays. Quant à moi, j'épousai ma chère Bastienne, qui m'attend maintenant en paradis.

Le vieillard soupira profondément en disant ces mots, et, comme je lui témoignais le plaisir que m'avait causé son récit :

— J'aurais bien d'autres histoires à vous conter qui valent celle-là, me dit-il, car les vieux comme moi ont eu le temps d'en apprendre beaucoup; mais pendant que je suis là à vous défilier mon chapelet, mon petit Bastien perd patience peut-être, car il est vif comme un lutin, ainsi que je l'étais à son âge.

Adieu donc, Monsieur et Madame, si jamais vous

avez mal aux yeux, n'oubliez pas l'eau de la fontaine Saint-Julien.

— Que pensez-vous de cette histoire? dis-je au baron en regardant le bon paysan qui s'éloignait à pas pressés.

— Je dis que la foi sauve l'âme, me répondit-il en souriant.

Puis, après un moment de réflexion, il ajouta :

— Les eaux minérales efficaces ne sont pas rares dans la nature; si celles de Vichy, de Gréoulx ou d'Amélie-les-Bains exercent sur certaines maladies une influence salutaire, je ne vois pas pourquoi l'eau de la fontaine de Saint-Julien, si douce et si limpide, n'aurait pas reçu du Créateur la vertu de guérir le mal d'yeux; et, quant aux prières que l'on peut joindre à leur usage, ne sont-elles pas bonnes dans toutes les actions de la vie?

A ces mots, il m'offrit son bras pour retourner à la maison, et, comme il me voyait pensive et silencieuse :

— A quoi songez-vous ainsi? me dit-il.

— Je réfléchis aux accidents de notre promenade, lui répondis-je et à tout le plaisir que m'a procuré aujourd'hui une pauvre petite fontaine, à laquelle je n'avais pas même fait attention depuis près de deux ans que j'habite cette ville.

— Sans doute, reprit-il vivement, l'histoire et la légende jettent toujours un puissant intérêt sur les lieux que l'on visite, sur les plus agrestes et les plus déserts comme sur les plus habités. Et soyez en sûre, madame, il n'existe peut-être pas sur notre globe une lieue carrée de terrain qui n'ait été témoin de quelque événement mémorable ou intéressant, dont le souvenir ne puisse nous fournir l'occasion d'admirer la puissance du souverain maître et d'élever notre cœur vers lui pour le remercier de ses bienfaits.

Comtesse de la Rochère.

CHOIX DU CŒUR

Si tu pouvais, ô jeune fille,
A cette voute qui scintille
Ravir une étoile de feu,
Laquelle aurait ta préférence ?
— Mon âme vers elle s'élève :
L'étoile la plus près de Dieu.

Si tu pouvais, ô jeune fille,
Atteindre la svelte famille
Qui fend les airs d'un vol joyeux,
Quel oiseau prendrais-tu, rêveuse ?
— Celui dont l'aile bienheureuse
De plus près a touché les cieux.

Si tu pouvais, ô jeune fille,
Chez qui tant de tendresse brille,
En ce monde choisir un cœur,
Lequel voudrais-tu ? — De la terre
Le cœur qui, naïf et sincère
Aimerait le mieux le Seigneur !

Alors, m'embellissant la vie,
Ces trois biens qui sont mon envie,
Formeraient un nœud solennel !
Puis au jour du réveil suprême,
L'oiseau, l'astre et le cœur que j'aime
Me diraient la route du ciel.

M^{me} LOUISA STAPPAERTS.

Énigme Historique.

Femme, j'eus la gloire d'être l'appui temporel du Saint-Siège; je fondai une Université célèbre, et la seule où les femmes aient le droit d'enseigner; je fus célébrée par le plus grand poète de l'Italie... qui suis-je?

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 7.

Nous joignons à la musique variée que nos abonnés peuvent choisir selon leur goût et le degré de leur force, une mélodie que le public appréciera, quand nous lui aurons dit que les paroles sont dues à l'inspiration poétique de M. de Châteaubriand, et que la musique est parfaitement appropriée au texte.

C'est à l'éditeur Paré que nous sommes redevables de cette récente publication.

On trouvera aussi dans ce catalogue une série de morceaux de musique instrumentale.

ÉDUCATION MUSICALE.

Parmi les recherches que nous faisons sans cesse, dans le but d'instruire et d'intéresser nos lectrices, nous avons recueilli quelques détails sur plusieurs artistes célèbres, dont la vie et les œuvres méritent d'être remarquées. Déjà Beethoven, Haydn, Weber, Rossini, ces grands maîtres de l'art, nous ont apparus dans leur jeunesse et dans leur âge mur, débutants dans la carrière musicale, et devenus rois par leur génie; nous continuerons de mettre sous les yeux de nos abonnées, quelques portraits de ces hommes extraordinaires dont les siècles sont avarés, et qui ne peuvent manquer d'éveiller leur intérêt.

Bellini est né à Catane, petite ville de la Sicile, située au pied de l'Etna, entre Messine et Syracuse. Son père et son grand père qui vivent encore, sont musiciens tous deux; dès l'enfance, Bellini annonça les dispositions les plus favorables pour la musique. Son amour excessif des études les plus difficiles en cet art, força son père, qui le trouvait d'une santé délicate, à lui retirer un piano dont il se servait jour et nuit. Un des amis de la famille de Bellini, devinant le génie précoce du jeune musicien, l'amena à Naples où il le fit admettre comme externe au conservatoire de cette ville. L'enfant fit de rapides progrès. Plusieurs années après, il était déjà devenu un compositeur remarquable. A dix neuf ans, il fit exécuter avec un grand succès son premier opéra *Bianca e Fernando*.

La renommée porta le bruit de cette gloire récente à Milan, où Bellini fut engagé deux années après. Là, il composa le *Pisale*, chef-d'œuvre exécuté depuis sur toutes les scènes d'Italie, et qui a obtenu les applaudissements de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre. Encouragé par l'accueil éclatant que lui fit le public Milanais, Bellini lui donna bientôt la partition non moins remarquable de la *Straniera*.

A cette époque, vers 1828, Romani, poète qui depuis s'est acquis une réputation, avait fait une assez mauvaise traduction de notre *Zaïre*. C'est le plus faible de ses libretti. Romani proposa à Bellini d'écrire sur ces paroles un opéra pour le théâtre de Parme. Bellini consentit, et l'ouverture du nouveau théâtre fut si-

gnalée par l'exécution de la *Zaira*. Quoique chantée par Lablache, Inchindi, le ténor Tressini et M^{me} de Méric-Lalande, cette musique n'obtint qu'un succès médiocre.

De retour à Milan, sa ville de prédilection, en 1830, le jeune maestro voulut prendre sa revanche et écrivit la *Sonnanbula* pour Rubini et M^{me} Pasta. La vogue qu'obtint ce bel ouvrage le dédommagea du quasi-fiasco de la *Zaira*.

Bellini était, au reste, homme à ne pas se laisser décourager par un échec. Cette chute lui servit de leçon pour se moins presser dans ses compositions; peu de temps après *I Capuletti e Montecchi*, exécuté par Judith Grisi et Carradori, fit fureur à la Fenice de Venise.

Milan porta toujours bonheur à Bellini. Il se sentait mieux inspiré qu'ailleurs, dans ces murs où le public était pour lui d'une bienveillance presque paternelle. Revenu pour la troisième fois à Milan, il y composa *Norma*. On sait que *Norma* fut l'*Athalie* de Bellini.

Appelé de nouveau à Venise, le célèbre compositeur donna *Béatrice di Teneda*, qui n'obtint guère qu'un succès d'estime, le jeune musicien n'ayant pas eu le temps d'y apporter tous ses soins. Il avait d'ailleurs le droit de se reposer après de si rudes travaux et de si éclatants succès.

De Venise, Bellini passa en Angleterre, présida, au King's-Théâtre, à la mise en scène de la *Norma*. Cet opéra obtint à Londres le même succès qu'à Naples, Rome, Florence, Gènes et Milan. La population tout entière cria au miracle! Pendant son passage à Paris, l'administration du Théâtre-Italien, toujours désireuse de saisir les occasions de rendre ses soirées plus solennelles et de répondre à l'empressement des dilettanti, fit à Bellini de brillantes propositions pour la composition d'un opéra qui serait joué par sa riche pléiade d'artistes. Le maestro écrivait alors cette admirable partition des *Puritains*, qui a excité l'enthousiasme de toute l'Europe.

Dans tous les ouvrages de Bellini, on reconnaît l'homme modeste et consciencieux. Jamais il n'était

satisfait de son travail. Il produisait lentement; mais la partition sortie de ses mains était toujours pure, correcte et finie.

Bellini était d'une santé fort délicate et d'un tempérament très-nerveux. Il avait été tant de fois surexcité par des émotions violentes que, sans aucun doute, il dut en ressentir de cruelles atteintes. Pendant la nuit qui précéda sa mort, le malade crut être mieux. C'était la crise qui annonçait une fin prochaine. Il força son docteur, qui ne le quittait plus, à prendre un peu de repos, lui disant qu'il le reverrait plus tôt le lendemain.

Quelques heures après, la transpiration, que le médecin était parvenu à rendre abondante par l'emploi intérieur de la glace, cessa tout à coup. Aucun effort ne put la rétablir, et le malade succomba après dix-huit heures d'agonie à une inflammation putride.

Bellini n'eut pas un seul instant, pendant tout le cours de sa maladie, l'idée du danger qu'il courait, quoiqu'il souffrit beaucoup par intervalles. Dans certains accès de fièvre, il nommait ses habiles inter-

prètes, Lablache, Tamburini, Rubini, Grisi, leur donnait d'excellents conseils sur la manière de dire, les inflexions de la voix, la puissance du sentiment. Il a fini pendant qu'on donnait à Favart une somptueuse représentation des *Puritains*.

La nature accable un homme de ses dons les plus précieux; elle le fait beau de visage et grand par le génie. Elle crée Bellini; l'innocent artiste s'abandonne aux délices d'un avenir où il ne voit que gloire et longues années. Il fait pleurer l'Italie entière des douleurs tragiques de *Norma*. Il reçoit chez nous des lettres de naturalisation que la France ne refuse jamais aux grands hommes. Il est couronné sur notre scène italienne, ce capitole des artistes, et c'est précisément à l'heure où va se rouvrir la scène de ses triomphes, au moment où Lablache va chanter *Suoni-la-Tromba*, que la trompette des *Puritani* devient pour le célèbre maestro le chant du *Requiem*. Ne serait-ce pas le cas de répéter avec saint Paul : O profondeur! ô mystère!

MARIE LASSAUEUR.

Revue Musicale.

Le deuil dans lequel Paris se trouve plongé par suite des désastres du Midi, le départ d'un grand nombre de ses habitants pour la campagne, les vacances de plusieurs artistes éminents, nous ont laissés depuis un mois si pauvres de nouveautés, qu'il nous serait impossible de donner à nos

abonnées le compte-rendu qui paraît habituellement dans chaque numéro. Nous attendrons donc que les concerts et les spectacles nous fournissent quelques éléments de nature à les intéresser.

M. L.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

EAU DE GROSEILLES. — Trois livres de groseilles rouges, une livre de framboises; épluchez-les, et pressez-les ensemble sur un tamis de crin, placé sur une terrine; ajoutez un litre d'eau et sucrez avec du sucre en poudre.

EAU DE FRAISES. — Prenez une livre de fraises bien mûres et un quart de livre de groseilles rouges; mettez dans un tamis posé sur une terrine, pressez, écrasez, mêlez au jus une pinte d'eau fraîche et huit onces de sucre en poudre, passez à la chausse, et faites rafraîchir dans un seau rempli d'eau très-froide, ou mieux de glace. Cette eau ne se conserve pas.

CERISES A L'EAU-DE-VIE. — Prenez des cerises précoces à leur point de maturité, ôtez-en la queue, écrasez-les à la main, concassez les noyaux, mettez-les dans une bassine à confiture avec du sucre; faites bouillir jusqu'à réduction d'un tiers, versez cette compote toute bouillante dans de l'eau-de-vie; ajoutez des épices, clous de girofle, coriandre, etc., etc., dans un nouet de toile, comme à l'ordinaire.

La cerise à confire, la *montmorency*, cerise à queue courte, mûrit la dernière de toutes, et à un mois d'intervalle de la cerise précoce; alors vous pas-

serez, exprimerez et filtrerez l'infusion; ce sera un ratafia excellent dans lequel vous mettrez les cerises-*montmorency*. Ce procédé est préférable à la méthode ordinaire. Pour deux litres d'eau-de-vie, il faut deux kilogrammes de sucre.

COMPÔTE D'ABRICOTS ENTIERS. — Choisissez des abricots provenus d'un arbre en plein vent, retirez par incision le noyau, piquez avec une épingle de chaque côté de la queue, mettez-les dans l'eau sur le feu; dès que vous les sentirez s'amollir, retirez-les et faites-les baigner dans l'eau fraîche; faites-les égoutter; tandis qu'ils égouttent, mettez du sucre cuire en proportion du nombre d'abricots; dès qu'il sera bien bouillant, placez-y les fruits avec précaution, soumettez-les sur un feu doux à quelques bouillons; retirez la bassine du feu, laissez refroidir, et placez les abricots dans les compotiers en les couvrant de leur sirop. (Toutes les compotes de fruits à noyau se font de la même manière.)

Plusieurs lectrices nous ont demandé de leur indiquer un bon livre de cuisine écrit en français : la *Maison de Campagne*, par madame Aglaé Adanson, réunit ces deux mérites.

Correspondance.

8 juin.

Je laisse les journaux pour prendre la plume et venir me reposer auprès de toi, ma chérie, des impressions douloureuses que leur lecture quotidienne me fait éprouver depuis dix jours. Dans quel état ils nous montrent nos belles provinces du Midi et du Centre! Ah! maudit Rhône, hypocrite Loire, qui vous rendra le mal que vous faites? qui opposera à vos fureurs périodiques des obstacles invincibles? qui vous empêchera enfin de semer tout à coup sur vos rives confiantes et paisibles, la désolation et la mort? Le génie de l'homme, ce génie sublime, étincelle du divin foyer, y parviendra sans doute, mais jusque-là, que d'essais infructueux il faudra tenter! que de maux à subir encore! Pourtant, je ne veux pas anticiper sur un avenir dont Dieu seul dispose: le présent n'est que trop rempli! Quand je prête l'oreille aux récits lamentables qui m'arrivent de toutes parts, quand je me représente ces populations sans asile et sans pain, fuyant devant l'élément destructeur; quand je vois tant de courage, d'intrépidité inutile, tant de dévouements surpris par la mort, tant de veuves, d'orphelins, cherchant un refuge contre ce déluge, mon cœur se remplit de larmes, et je crie à Dieu: pitié, pitié Seigneur, pour ces pauvres victimes; faites que la charité de leur frère soit leur arche de salut! Elle le sera aussi, j'en ai la confiance; sous l'influence d'un noble et sublime exemple descendu des marches du trône, des comités de secours s'organisent de toutes parts: les aumônes pleuvent aux mairies, dans la bourse que les quêteuses présentent aux portes des églises, dans les tronc suppliant, partout enfin où une affiche, une voix répète ces mots: *Pour les victimes des inondations!* Mais là ne s'arrêteront pas les ressources de la charité, et dans quelques jours les fauvettes aimées, les rossignols en frac, les Therpsichores entourées de sylphides, mettront leur talent à la disposition de quelque charitable directeur de théâtre, de quelque habile organisateur de fêtes, et à côté des affiches blanches des autorités on lira ces invitations aux plaisirs: *Concert pour les victimes des inondations, représentation au bénéfice des victimes des inondations! Bal au profit des victimes des inondations!* A Paris la charité veille... elle entend tous les cris pour apaiser toutes les douleurs, elle revêt toutes les formes, et, comme le dit madame Anaïs de Ségalas,

Elle prend son bouquet dès qu'un malheur l'appelle,
Elle a des bals tout prêts pour toutes les douleurs,
Et se sert volontiers pour essuyer les pleurs
D'un mouchoir garni de dentelle!

Resterons-nous en arrière, nous jeunes filles, au milieu de cet élan général? Non, n'est-ce pas, amie, et après avoir vidé nos chétives bourses, nous ferons

appel à celles de nos pères, de nos frères, à notre intelligence pour organiser quelque loterie, quelque vente propre à réveiller les sentiments de charité qui s'endorment si vite dans le calme que ressent la conscience en face du devoir accompli. Car une plaie pansée n'est pas une plaie guérie, et si les premières aumônes suffisent aux immenses besoins des premiers moments, ne restera-t-il pas pendant de longues années des infortunés à secourir? Mets-toi donc à l'œuvre, Vivaraise, Dauphinoise, Lyonnaise, que le terrible fléau t'épargne, et toi, heureuse habitante des rives de la paisible Seine, prends ton aiguille, ton crochet, ton coton ou ta laine, fais-la courir vite et vite, dans le lin, le canevas ou la mousseline, et pendant que d'autres demandent, chantent ou dansent, toi travaille pour les pauvres inondés.

Ecoute donc les explications que je vais te donner sur tous les ouvrages de nos planches, lesquels réalisés te feront une exhibition digne de rivaliser avec celle au profit des veuves et des orphelins de l'armée de Crimée.

N° 1, QUART D'UN MOUCHOIR DE JEUNE FILLE, guipure et plumetis. La guipure est indiquée par toutes les petites barrettes, tu vois qu'elle est réservée au dessin du bord et aux nœuds. Quelques points de sable sont marqués dans un bouton de rose, le reste se fait au plumetis. Quant au chiffre A D, désigné dans l'écusson sous les numéros 2 et 3, tu peux aussi bien le faire en fins petits pois, entourés d'un cordonnet, qu'en œillets.

4, COL A TROIS ÉTAGES, ainsi nommé parce que chaque rang de feston feuille de rose forme un rang de ce col, se brodant séparément, et s'étageant ensuite les uns sur les autres; cette nouveauté sans prétention a bien son petit mérite; le dessin se compose de plumetis, de pois, d'œillets ombrés ou chinois, et de feston feuille de rose.

5 et 6, GARNITURE DE MANCHES, entre-deux allant avec le col.

7, T. P., feston, pois et cordonnet.

8, E. C., feston feuille de rose et cordonnet simple.

9, RICHE ENTRE-DEUX, plumetis, point de sable, point de plume et jours dans le cœur des fleurs.

10, Émeraude, plumetis fendu.

11, ENTRE-DEUX.

12, Eulalie, plumetis.

13, B., plumetis.

Ici finit la petite édition.

14, MOUCHOIR: tout feston, excepté les nervures des feuilles et des fleurs. Sous ces fleurs et sous les feuilles tu pourrais poser une seconde batiste que tu découperais, une fois ta broderie faite, ce qui formerait ainsi une espèce d'application et donnerait à ce mouchoir un cachet de grande distinction. Tu sais déjà que l'on ne se sert que de batiste très-claire pour ce genre de travail.

15 et 16, CALOTTE GRECQUE pour broder au passé sur casimir, velours ou peau. Et dis maintenant, si tu l'oses, que je ne suis pas aimable: tu désires... aussitôt je réalise! était-ce mieux à l'époque des fées, dans cet âge appelé l'âge d'or? Je pense que c'était quelquefois plus mal, car les fées n'étaient pas toutes bonnes il s'en faut, et quand l'une d'elles mettait trois aunes de boudin au bout du nez d'une pauvre paysanne, il me semble que celle-ci n'avait guère à se louer de ce *petit* présent... Mais je reviens à ta calotte. Tu vois que le dessin est une guirlande d'œillets dans le cœur desquels tu feras un petit point grainé, à moins que tu ne préfères y mettre des perles de jais. Comme couleur je te conseille toujours les foncées, telles que fond noir avec broderie verte, bleue, ou marron, mais nuancée. Quant au rond de cette calotte, remarque qu'il peut encore te servir pour un dessus de pelote, soit en le brodant au passé sur étoffe épaisse, soit en le brodant au plumetis sur batiste; dans ce dernier cas, la bande du tour du bonnet pourrait être utilisée comme garniture de la pelote; tu n'aurais à y ajouter qu'un feston pour former le bord. Tu dissimulerais la jonction de cette garniture au-dessus de la pelote sous une ruche de petit ruban assorti au transparent, car tu n'as pas oublié que ces broderies se posent toujours sur un dessous de couleur.

17, Écusson, plumetis simple ou feston renfermant les initiales M. F. — Jours marqués par les petites croix.

18, PETITE GARNITURE pour bande de bonnet de nuit, de camisole, etc.; plumetis simple ou feston.

19, VOLANT pour taies d'oreillers, pantalon de petits garçons, plumetis simple ou feston.

20, GARNITURE que tu broderas au plumetis sur mousseline et dont tu peux faire un fichu *Marie-An-toinette* ou des volants de robes pour petites filles.

21, M. J. P. enlacés, plumetis et feston.

22, Écusson pour coin de mouchoir, feston. Le petit myosotis, dont la tige passe sous l'M du nom *Aména*, doit seul être fait au plumetis.

23, G. B. entre deux branches de fleurs; plumetis ou feston.

24, ENTRE-DEUX, plumetis très-simple pour divers objets de lingerie.

25 et 26, BONNET A PORTE pour nouveau-né. Tu vois que je suis en honorable liquidation: je paye toutes mes dettes et au delà, et mon cœur se sent si à l'aise, que je me crois, de nous deux, la plus heureuse. Puisses-tu l'être cependant de ce dessin que je suis disposée à beaucoup admirer, tant je le trouve joli et facile à faire. Dois-je te dire que tu le broderas au plumetis, et que si ton bonnet est trop grand, tu n'as, pour le diminuer, qu'à faire une coulisse de ta guirlande du bord?

27, COL au plumetis avec jours semés aux endroits marqués de croix. Si pour ces jours, le temps, la patience ou la science te manquaient, place sous ta mousseline un tulle crêpe, et découpe-la: une petite dentelle posée autour de ce col en ferait un élégant col de jeune femme.

28 et 29, BANDE ET ENTRE-DEUX allant avec le col. La même dentelle devrait nécessairement être placée au bord de la garniture.

30 et 31, ALPHABETS, grand et petit. Tu en sais l'emploi, inutile de le dire. Brode-s-en toutes les lettres, disposées en nom ou en chiffre, au plumetis simple.

32, BAS DE JUPON, plumetis et feston feuille de rose que tu peux à ton choix placer soit au bord, soit au-dessus d'un ourlet de dix centimètres. Ce même dessin exécuté sur de la mousseline serait encore joli pour volants de robe, ou volants de mantelet.

33 et 34, DEUX DESSINS également pour bas de jupons. Ces dessins à grands effets sont plus faciles à broder que celui du n° 32. Le feston est ici en majorité; je te recommande de le bien bourrer et de le faire avec du gros coton. Tu pourras employer le dessin n° 33 pour bord de jupon; l'autre devra indispensablement être placé au-dessus d'un ourlet.

35, M. R., A. C. et D. J. L., plumetis.

36, J. D., plumetis et œillets.

37, V. D., *idem*.

38, A., plumetis.

39, 40, 41, Écusson renfermant les initiales C. D.; plumetis fin et point de sable.

42, 43, BOUTONNIÈRES pour chemises d'hommes ou semé de fond de bonnet ou de bouillonnés; plumetis fin et point de sable.

Retourne la planche.

44, DESSIN DE MANTELET. Tu peux le broder indifféremment au plumetis sur mousseline ou au passé sur taffetas; dans ce dernier cas, tu remplacerais, pour toi, la garniture par un de ces jolis effilés que l'on fait cette année. Madame ton amie mettrait un ou deux rangs de dentelle. En mousseline, les volants pareils sont indispensables; le plus grand aura vingt centimètres, et le feston du second tombera à fleur de la broderie du premier. Ces mantelets ne se doublent pas, et c'est une erreur d'impression qui m'a fait dire l'autre fois le contraire. Ce dessin peut encore servir pour volants de robe.

45, VOLANT du mantelet.

46, GUIRLANDES au plumetis mat, plumetis fendu, point de sable, feston feuille de rose, pour garniture de manches, de mantelets, etc.

47 à 52, PATRON d'une blouse *écossaise* pour petit garçon de cinq à six ans. Le croquis du n° 53 te donne une idée de ce charmant vêtement que tu peux faire soit en popeline unie, soit en piqué, dont le choix est aujourd'hui si varié. Ce modèle, de madame Reynaud qui a bien voulu m'en donner le patron, était en cachemire nankin, orné d'une soutache bleu Suède, avec boutons grelots assortis.

Pour faire cette blouse, voici comment tu dois t'y prendre: Coupe d'abord le dos et le devant, puis, entre les deux rangées de boutons que l'on n'a pu, faute de place, continuer jusqu'au bas, dessine la guirlande du numéro 52. Taille ensuite la manche dont je ne t'envoie que la moitié; après la manche, taille la basque, dont je te laisse, toujours par la même raison, la guirlande à dessiner dans chacune des raies. Voilà pour ton corsage. Quant à la jupe de ta blouse, dessine au-dessus d'un ourlet, haut de douze à quinze centimètres, la guirlande n° 51, et brode-la comme le corsage. Pour monter ta blouse, commence par assembler le dos et le devant du corsage; couds-y la basque en ayant soin de former les plis aux endroits indiqués, afin que le bas de cette basque, légèrement ondulé, conserve toute son ampleur; puis place tes boutons dans le creux des plis, ainsi que te le montre le petit modèle du n° 53, lequel te fera mieux comprendre ce que je veux dire que toutes mes explications. Au

bord de cette basque, tu ajouteras une rangée de ces mêmes boutons grelots. La petite manche est une répétition de la basque; seulement, la profondeur des plis va d'une extrémité de la manche à l'autre. Cette blouse est une jolie nouveauté pour enfants : avec une petite chemisette plissée et un chapeau de paille d'Italie à bord légèrement retroussé, orné d'une grande plume bleu Suède, tu composeras une ravissante toilette, digne des plus fashionables habitués des Tuileries. Il me revient à l'idée que tu peux encore faire cette blouse en vrai nankin et la broder en soutache blanche, ou bien en popeline et petit velours zéro.

54 et 55, Dessin pour jupe et manches de rochet; plumetis, guipure, œillets et feston, jours dans le cœur des fleures.

56, H. au crochet. Lettre correspondant à l'M donné dans la planche de crochet bleu.

57, PATRONS pour faire les *reines marguerites*, commence..... Bon. Qu'est-ce qui sonne?... qui vient me déranger?... Tant pis, je ne bouge pas... Ma mère recevra toute seule.

« Pendant que je faisais ces réflexions l'oreille tendue comme maître caniche, Florence et Louise envahissaient ma chambre. Nous venons te chercher pour aller voir les bêtes, me dirent-elles, plie tes paperasses, je sors pendant ce temps ton chapeau et ton mantelet de leurs cartons. Où mets-tu ton ombrelle et tes gants? — Ceux-ci dans leur boîte et l'autre dans ma commode, répondis-je, mais ne te presse pas tant : je ne sortirai pas, merci. — Comment, tu ne viendrais pas voir les bêtes, et les fleurs, et les chèvres et les petits cochons. — Non, j'ai trop à travailler. — Rassure-toi, je doublerai les heures en t'aidant à notre retour et je ferai si bien et si vite que tu ne regretteras pas ta visite à l'Étalon enjardinée de l'exposition. Je me laissais dire et faire, car Florence, dans son empressement me *chapeautait*, m'*écharpait*, m'aurait gantée même si je le lui avais permis. — Tu m'habilles comme une poupée, lui dis-je... Ah! me répondit-elle, c'est que je voudrais que nous fussions déjà parties!... Le frère de Louise et nos mères attendent en bas... Ah! ma mère nous accompagne? — Oui, elle nous a rencontrées ce matin, et c'est ensemble que nous avons décidé cette promenade. — Elle ne m'en avait pas parlé? — C'était convenu, ma chère, ta mère nous ayant dit que positivement tu ne voudrais pas sortir; j'ai répondu : c'est ce que nous verrons ; seulement, madame, ne parlez de rien je prendrai mon petit loup d'assaut... et mon petit loup s'est rendu. — Comment te résister? tu ne donnes ni le temps de réfléchir, ni celui de répondre. Cric, crac, les cartons, les boîtes, la commode s'ouvrent, les objets en sortent, on se trouve habillée comme par enchantement, et puis pan..., vous voilà hors de la chambre sans que vous ayez pu crier gare... — Eh bien, en es-tu fâchée maintenant? » Car tout en causant, nous étions arrivées à la porte de l'exposition ; nous demeurerons à deux pas. — Non, lui dis-je, mais je regrette mes vingt sous d'entrée ; ils seraient mieux dans la poche des inondés. — Que tu es singulière ! dit Florence, parce qu'un malheur que tout le monde s'empresse de secourir, frappe une population, tu voudrais ne plus prendre de plaisir et n'ouvrir ta bourse que pour répandre des aumônes. C'est un beau sentiment sans doute, mais comprends

qu'il ne faut pas ajouter à des malheurs trop grands, d'autres malheurs encore. Si chacun raisonnait comme toi, les sources vitales de l'industrie, dont la consommation est la plus importante, se tariraient bientôt, et que deviendraient l'ouvrier, l'artiste, le commerçant? que feraient-ils de leurs produits? Une exposition, vois-tu, c'est un moyen d'échange ; on compare, on admire, on achète, et l'industriel, content de ses succès verse aussi aux mains des malheureux une part des bénéfices qu'il a faits...

Tu deviens, moraliste, économiste, ce me semble, ma chère Florence...

— Cela te prouve que j'ai profité de tes leçons.

— Pour m'en faire une aujourd'hui... Bravo... Mais admirons, si tu veux. — D'abord, quel bon goût d'étable on respire ici ! treize cents bêtes à cornes réunies dans un même espace, entourant un jardin couvert : c'est assez pour guérir tous les poitrinaires du monde.

— Et faner les fleurs les plus vivaces, dit Louise, voyez comme celles-ci souffrent ! Pauvres kalmias, azalées, rhododendrum ! Et ces beaux iris, ces roses si variées, comme ils penchent la tête... Il n'y a que les plantes grasses qui se trouvent bien de cette température, voyez celles-ci : elles sont grosses comme des melons. — Bon, nous voilà en face d'un étalage complet de légumes et de fruits, il ne manque que la marchande pour nous dire : Madame veut-elle des pois, des asperges, de la ciboule, des cornichons, des pommes de terre et des fraises ? voyons, faites votre choix, ma petite dame...

— Tais-toi donc, folle, reprit Florence, tu dérites tout cela comme une femme du métier.

— C'est là le mérite, ma chère : quand on joue la comédie il faut prendre le ton de son rôle. — Venez donc aux poissons...

Nous passâmes ainsi en revue tous les produits de l'exposition sans oublier les animaux de basse cour, les moutons et les chèvres. Tout cela m'a paru magnifique, mais je ne pouvais m'empêcher de sourire en voyant vaches et taureaux étaler leur paresse, là ou brillaient y a un an, les bijoux, les écrins les plus riches, les marbres, les porphyres, les porcelaines peintes, les tissus, les dentelles, en un mot, les plus belles, les plus délicates productions de la nature et du génie humain. Notre excursion terminée, je comptais rentrer et me remettre à l'œuvre avec Florence, mais nenni, l'espigle, au lieu de prendre le chemin de ma chambre, nous emmena à la campagne. C'est ainsi, lui dis-je, que tu enlances tes amies : c'est mal de mentir. — Je n'ai pas menti, seulement je n'ai pas dit toute la vérité, je t'ai promis de t'aider à notre retour... de la campagne, et, comme nous rentrons samedi, pour le baptême du Prince Impérial, je tiendrai parole. D'ici là, je te garde, ainsi que Louise. — Mais. — Pas de réplique, mademoiselle, votre mère vous enverra ce qui vous est nécessaire, vous êtes à moi...

— Florence, ce sont là de violentes amabilités...

— Le mot est joli... mais violentes ou non, il faut que tu les subisses, notre beau ciel, nos grands arbres à l'ombre desquels on réfléchit si bien, le goustillement de nos fauvettes, le chant si doux de nos petits touilets, te feront bientôt oublier que tu es ma prisonnière.

— Tu omet d'ajouter ce qui excuse tout : ta franche amitié.

17 juin.

Je suis tombée du calme de ma douce captivité auprès de Florence, au milieu du mouvement provoqué par le baptême du Prince Impérial. Ah ! ma chère amie, quel baptême ! quelles fêtes ! Je doute qu'aucune autre époque ait rien vu de pareil ! Figure-toi une ville pavée d'oriflammes, de drapeaux, de bannières aux couleurs nationales, et, au milieu de ces décorations diverses, une population immense aux costumes les plus variés. C'est surtout aux abords des Tuileries, et sur le parcours qui de là conduit à la cathédrale, que la foule était plus compacte. Pourquoi ? Tu l'as deviné. Chacun voulait voir cet enfant objet des sympathies de tous et sur lequel allait couler l'eau baptismale. Que sera, me disais-je, ce nouveau chrétien sur qui reposent peut-être un jour les destinées de la France ? Aujourd'hui, l'objet des adorations publiques, verra-t-il aussi sa fortune se détruire et ces adorations se tourner en haine, ou grandira-t-il en paix entouré d'hommages ? Telles étaient les pensées qui remplissaient mon esprit, en attendant à une fenêtre le passage du fameux cortège. Tout à coup un cri général parti de la foule m'arracha à moi-même, et je vis briller au loin les cuirasses de l'avant-garde. Elle s'avancait à pas lents au milieu d'une double rangée de soldats qui retenaient sur les trottoirs les avalanches de curieux. C'était le légat du pape, se rendant à Notre-Dame, accompagné des cardinaux. Peu de temps après, apparut le cortège impérial. En tête marchaient différents escadrons appartenant à la garde ; puis, venaient huit voitures d'honneur, portant les personnes de la cour, les princes et les princesses de la famille impériale. Après elles, marchait la voiture de l'Impératrice, attelée de huit chevaux richement caparaçonnés. Cette voiture à glaces, surmontée d'une couronne portait l'enfant, ses gouvernantes et sa nourrice. Rien de plus beau, mon amie, que cet amour habillé d'une robe d'Alençon doublée de satin bleu et coiffé d'un petit bonnet chapeau. Il était là, presque debout sur les genoux de sa gouvernante. Ses grands yeux ouverts et presque souriants semblaient déjà demander ce qu'étaient ces vivats, cette foule, devant lesquels on le faisait passer. — Après cette voiture, venait celle de l'Empereur, plus magnifique encore. Les huit chevaux qui la traînaient portaient sur leur tête des plumes blanches ; les harnais étaient brodés d'or. Quant à la voiture, seulement occupée par l'Empereur et l'Impératrice, elle était surmontée d'une couronne impériale soutenue par quatre génies. Les cent-gardes et une multitude d'escadrons de toutes armes fermaient la marche du cortège. — Arrivé à Notre-Dame, le chapitre à la tête duquel se trouvait monseigneur l'archevêque de Paris, reçut l'auguste famille. Chacun prit le rang qui lui était assigné, et l'enfant prince s'avança vers l'autel, dressé dans le transept de l'église, sur les bras de sa gouvernante, et suivi de son père et de sa mère marchant sous un dais. L'Impératrice, vêtue d'une robe bleue recouverte de points d'Alençon, portait sur sa tête un diadème relié à une résille en diamants, dont la valeur d'ensemble est portée à quinze millions. Quand elle entra dans la basilique, à la voute azurée, parsemée d'étoiles d'or, aux colonnes caméléées, aux galeries drapées de velours, ornées de fleurs et de crépines, et dont les travées, la nef et les estrades étaient occupées par les corps constitués en grand uniforme, les dames

en toilette de bal, la tête et les épaules voilées par une gaze blanche et légère comme une vapeur, elle eut un instant d'émotion, car elle pâlit visiblement et sa démarche devint incertaine. C'est qu'en effet, rien n'était saisissant comme la majesté de cette assemblée, présidée par soixante-dix évêques revêtus de leurs habits pontificaux, crosse à la main, mitre sur la tête, et massés sur une estrade derrière l'autel, au pied d'un foyer de lumières répandu à flots par des milliers de bougies soutenues dans cent lustres de cristal et d'or. De temps en temps, pendant l'auguste cérémonie, quelques rayons de soleil se faisaient jour à travers les vitraux et venaient se mirer dans les fraîches toilettes des dames qui occupaient les travées du chœur. N'était-ce pas là le sourire du ciel, chérchant dans la maison de Dieu l'enfant qui allait devenir chrétien ? Des sceptiques ou des utopistes auraient trouvé que tant de luxe et de richesse était un démenti donné aux vœux de renoncement qui allaient être prononcés. Mais là, il n'y avait ni sceptique, ni utopiste : il n'y avait que des chrétiens intelligents... Après le baptême donné au milieu du recueillement et des chants religieux, l'enfant fut conduit dans une chambre préparée pour le recevoir. L'Empereur et l'Impératrice remontèrent en voiture et se rendirent à l'Hôtel de Ville où un banquet leur fut offert. Le soir, le monument et ses abords furent splendidement illuminés et le lendemain les réjouissances publiques commencèrent. Des ballons chargés de bonbons, partis du Champ de Mars, inaugurèrent cette journée ; des jeux, des fanfares, des feux d'artifices et des illuminations indescriptibles la terminèrent. A minuit, les Tuileries et les Champs-Élysées étaient encore éclairés par des guirlandes de diamants et d'émeraudes soutenues çà et là par des bouquets d'étoiles d'or et de fleurs de rubis. Quant on songe que ce sont de méchants verres à demi remplis d'un suif hideux dont le centre est occupé par une mèche, qui produisent de tels effets, on ne peut s'empêcher de sourire et de se demander : Génie de l'homme, qu'es-tu donc ?

Hier, à l'Hôtel de Ville, les merveilles du bal offert à la reine d'Angleterre, étaient surpassées. Des cascades, des fleurs, rafraîchissaient et embaumaient des salons où ruisselaient l'or, la lumière et les diamants. Une foule pressée et élégante circulait et dansait aux sons d'un savant orchestre ; on se poussait, on se heurtait pour arriver jusqu'à l'Impératrice dont chacun voulait voir la riche toilette, le front si pur couronné de perles et de saphyrs.

Aujourd'hui tout est rentré dans la vie ordinaire ; ces fêtes brillantes ne sont plus qu'un souvenir ; ce baptême, un fait qu'enregistrera l'histoire ; et moi, comme chacun, je reprends avec toi, mon amie, le cours de nos travaux.

Je l'ai laissé au numéro 57, qui commence l'explication de nos petits ouvrages de fantaisie ; il représente des patrons de reines marguerites. Coupe cinq patrons sur le modèle au dessus duquel est écrit *Marguerite*, seize sur celui à côté, vingt-quatre sur le troisième et deux sur le quatrième. Les premiers seront en papier vert pâle, les deuxièmes et troisièmes en papier de couleur à ton choix ; c'est pour former la marguerite. Groupe ensuite, sur la longueur, chacun des pétales, et aie soin de faire replier les premiers sur eux-mêmes d'une manière très-sensible, les se-

conds un peu moins et les troisièmes beaucoup plus. Fixe les pétales autour du cœur (que je t'engage à acheter, car il est très-difficile à bien faire) par ordre numérique, c'est-à-dire les premiers appuyés sur le cœur qu'ils recouvriront en partie, et place les tous successivement. Le dernier dessin est le modèle de la fleur faite. Comme pour le cœur, je t'engage à acheter aussi le feuillage; cela est moins cher que de le faire soi-même, et c'est mieux fait.

58, PATRON DE RENONCULE. Cette fleur se fait soit en papier, soit en étoffe unie, jaune, rose, rouge; tu formes le cœur avec de la ouate. C'est tout simplement une petite boule à laquelle tu attaches un fil de fer qui sert de tige; tu recouvres cette boule d'un petit carré de papier vert dont tu rapproches les quatre coins, que tu fixes à la tige avec de la soie. Pour faire la fleur il faut découper seize étoiles comme le n° 2. Tu les bouteras et les gaufreras avec l'outil nécessaire à la chose, de manière à faire faire la coquille en dessus. Tu enfileras toutes ces étoiles dans la tige par le petit trou que tu remarqueras à leur centre et tu les colleras en les contrariant. Ensuite tu couperas une étoile en papier vert sur le n° 1, que tu bouteras comme les autres, mais que tu enfileras en sens inverse, de manière que la partie convexe soit collée contre la dernière corolle. Quelquefois on panache les renoncules, voici comment : On prend une plume dont on coupe l'extrémité et à laquelle on fixe, avec un fil de fer, un petit morceau d'éponge, puis dans une soucoupe on délaye dans très-peu d'eau du vermillon de chine, du carmin ou tout autre couleur préférée. On trempe dedans la petite éponge, et tenant toutes les étoiles découpées entre le pouce et l'index de la main gauche, on passe l'éponge sur le bord ou sur l'extrémité de ces étoiles, destinées à former des pétales. Rien n'est plus simple que ce procédé applicable à un grand nombre d'autres fleurs.

59, PATRON DU GÉRANIUM ROUGE. Avec du papier rouge écarlate, découpe trois patrons sur le n° 1 et deux sur le n° 2, gaufrés-les sur la longueur avec la petite pince; le calice se fait avec du papier vert foncé. Pour le cœur, attache sur une légère tige, quatre barbes de plume très-courtes; contre ce cœur attache les deux grands pétales qui doivent former le cœur de la fleur, puis, à l'opposé, fixe les trois autres petits en les renversant légèrement; cette fleur se fait, soit en papier, soit en étoffe.

60, PATRON DU GÉRANIUM ROSE OU BLANC. Avec du papier blanc, découpe deux patrons n° 1 et trois n° 2; au-dessus de l'onglet de chacun des pétales, fais une tache avec du carmin délayé, puis, avec un pinceau fin, trace des lignes brunes allant, de cette partie, à la partie blanche. Gaufré ensuite les pétales et fixe-les au cœur, comme je te l'ai expliqué pour le géranium rouge; la seule différence entre ces deux fleurs, le géranium rouge et celui-ci, c'est que dans le rouge il y a trois pétales supérieurs, tandis que dans le blanc il n'y en a que deux.

61, PETITE BOURSE, ÉTOILES AU CROCHET. — Avec du cordonnet couleur bleu Suède, fais un premier rang de seize mailles chainettes, attache la dernière maille à la première; voilà pour le premier rang. — Pour le deuxième, fais cinq mailles chainettes ou mailles en l'air, une maille double — cinq mailles chainettes — une maille double ou bride que tu placeras à une maille de distance de la précédente. — Le

troisième rang est celui qui forme la petite dent : il se fait par une maille simple (ne partageant pas la maille précédente), cinq mailles doubles, une maille simple, etc., jusqu'à épuisement du cercle. Ces étoiles que tu feras au nombre de trente-deux, — seize en cordonnet bleu Suède et seize en fil d'or, — se rattachent entre elles en les variant : une étoile bleue, une étoile d'or, par cinq mailles chainettes que l'on croise. Du reste, le modèle rend très-bien l'idée de ce travail. Ces bourses, assez solides, ne se doublent pas. Dans le haut, quelques rangs de crochet à jours, cachés par une petite dentelle également au crochet, servent de coulisse dans laquelle on passe un cordon bleu pareil à la soie et orné d'une boule or aux deux extrémités. De chaque côté de l'ouverture de la bourse pend un double gland *not* bleu et or. Madame Marie Soudant fait ce petit modèle dans toutes les couleurs; il est aussi gracieux que peu coûteux.

62, CORBEILLE-BAGUIÈRE. Cet ouvrage se fait sur une carcasse et se recouvre de chenille nuancée; le bord de la conque est orné de fleurs en chenille ou en papier. Une corbeille baguière en chenille verte ombrée, ornée de grosses pensées aux teintes de velours, d'un beau violet, serait charmante et ne coûterait que six francs. Le feston qui termine le bord est fait avec de la chenille.

63 et 64, COUSSIN EN TAPISSERIE avec mélange de paille. Achète un carré de canevas n° 22, grand de quarante-huit centimètres, brode dessus, au point ordinaire, des carrés de huit points en tous sens, laissant entre chacun d'eux un espace convenable pour y poser une paille, qui doit avoir un centimètre de largeur, et dont le dessin numéro 63 te donne une idée. Fixe la paille sur ton canevas au moyen d'un point croisé, fait avec chenille ou avec laine pareille à tes carreaux sur la croisure de ta paille, c'est-à-dire à l'endroit où celle qui est placée sur la hauteur rencontre celle qui est placée sur la largeur, et, ton carré recouvert, bourre-le, double-le d'une mousseline de laine; cache tes quatre coutures par une torsade assortie aux couleurs de tes laines et de ta paille, et ajoute aux quatre coins des glands, *bouchons de lampe*, également de couleurs variées. Tu peux broder ces carreaux en laine ou en soie d'Alger, et utiliser, en les variant, tous tes restes de laine ou de soie.

65, TAPISSERIE PAR SIGNES. Tigre pouvant servir pour coussin ou tapis de foyer, descente de lit, etc., etc.

66, ESSUIE-PLUME. Le dessus est en drap brodé en soutache or; viennent ensuite cinq autres ronds en drap de couleurs variées, à bords découpés aux ciseaux; toutes ces parties de draps sont retenues et fixées par un petit manche en ivoire, en acier ou de fantaisie.

GRAVURE DE MODES.

TOILETTES DE JEUNE FEMME, DE JEUNE FILLE ET DE PETITE FILLE.

Toilette de jeune femme. — Robe de taffetas à jupe unie longue et ample, ornée de sept rangs d'effilé gaufré haut de dix à douze centimètres. — Corsage à basques, garni de trois rangs de ce même effilé, dont un placé en remontant et formant éventail sur le devant du corsage, se termine en berthe arrondie par derrière. — Manches à gros bouillons, suivi d'une frange, puis d'un volant en biais, puis d'une autre frange. — Col en guipure d'Irlande. — Bouillonnés en

organdi avec dentelle assortie au col, servant de poignet. — Coiffure en cheveux, ornée de deux touffes de rubans de taffetas avec filet de velours.

Toilette de jeune fille. — Robe en organdi très-claire à deux jupes. Au-dessus de l'ourlet de ces deux jupes est un bouillonné dans lequel est passé un ruban de taffetas. De chaque côté de ce bouillonné, un petit effilé gaufré. — Corsage grec. Dans le milieu, un pli plat de la forme de celui imprimé par le mouvement à la jupe, orné d'un bouillonné. — Manches très-courtes, garnies de bouillonnés et relevées dans le milieu par un nœud à bouts flottants. — Coiffure composée d'un nœud en large ruban assorti à celui de la ceinture; les bouts de ce nœud descendent plus bas que la taille.

Toilette de petite fille. — Robe de mousseline à pois. Corsage sans basques et manches bordées de trois velours. Le nœud du devant, en étoffe pareille à la robe, est également bordé de trois velours. — Cheveux en tresses recoquillées sur les joues et retenus par un

nœud de velours. — Pantalons brodés au plumetis. — Bottines grises.

Maintenant passons au rébus : Une *haie*; un chiffonnier près d'un *tas*, tu devines de quoi; un monsieur *C* qui possède vingt millions et ne doit rien; tout cela veut dire, pour peu que l'on y mette de la bonne volonté : *Est assez riche qui ne doit rien...* et vite je te dis adieu, car je suis encore fatiguée de mes promenades et de mon bal. Pardonne-moi de te quitter si brusquement et tiens-moi compte des efforts que j'ai faits pour te donner tant bien que mal la description de tout ce que j'ai vu. Tu sais que les pauvres et les victimes des inondations n'ont pas été oubliés pendant ces réjouissances. Les enfants des écoles ont tous reçu une médaille du baptême et un cornet de dragées, les malades des secours, les malheureux du pain, et en ce moment encore on visite Notre-Dame au profit des inondés!...

Adieu encore, et pour me payer de mon courage, aime-moi comme je t'aime. A toi toujours.

Mosaïque.

Cariatides. Carie, ville du Péloponèse, ayant été prise et ruinée par les autres Grecs vainqueurs des Perses, avec lesquels les Cariates s'étaient ligués, les hommes furent passés au fil de l'épée et les femmes emmenées en esclavage, où l'on contraignit les plus qualifiées d'entre elles à garder leurs longues robes et leurs ornements. Dans la suite, pour éterniser la trahison des Cariates, les architectes représentèrent ces pauvres captives courbées sous un pesant fardeau, image de leur misère.

VITRUE.

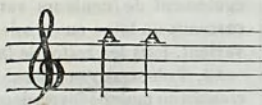
S'occuper, c'est savoir jouer,
L'oisiveté pèse et tourmente;
L'âme est un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

VOLTAIRE.

L'habitude des occupations intellectuelles inspire une bienveillance éclairée pour les hommes et les choses.

M^{me} DE STAEL.

REBUS



OT

